

Victor Escousse. Naissance d'une légende

Claude Schopp
Université de Versailles

Le plus fécond des producteurs de fictions est probablement le journal qui, s'emparant de ce qui est appelé les faits-divers, participe à la fabrication de héros, positifs et négatifs, qui, s'éloignant de leur réalité, prennent, au gré des orientations idéologiques du journaliste-narrateur, la configuration qu'impose la ligne du journal. Certes, ces courts romans du jour, qui constituent une sorte de littérature de l'actualité, sont voués le plus souvent à l'oubli. Certains, pourtant, parce que leur signification dépasse l'anecdote, parce qu'aussi ils sont repris par la littérature officielle ou qui le deviendra, laissent une trace qui ne s'efface que graduellement.

C'est la fortune de l'un d'eux que nous tenterons de suivre aujourd'hui, après avoir mené une enquête, quelque peu obsessionnelle.

Dans la nuit du jeudi 16 au vendredi 17 février 1832, deux jeunes écrivains, Victor Escousse et Auguste Lebras, se suicident ensemble en asphyxiant au domicile du premier, 58, rue de Bondy. Auguste Lebras, né le 30 janvier 1811, avait vingt et un ans; son ami, dont les actes de naissance et de baptême ne se retrouvent pas, un peu moins de vingt ans¹. Victor Escousse, malgré son très jeune âge, faisait figure d'enfant prodige de la littérature, puisque trois de ses oeuvres avaient été montées en l'espace d'un peu plus de six mois: *Farruck le Maure*, drame en trois actes, en vers, représenté pour la première fois au Théâtre de la Porte-Saint-Martin le 25 juin 1831 et donné ensuite quarante-deux fois; *Pierre III*, drame en cinq actes en vers, reçu à l'unanimité à la Comédie-Française le 22 août 1831, représenté le 28 novembre 1831, qui n'avait connu que quatre représentations; *Raymond*, enfin, drame en trois actes, représenté au théâtre

¹ Son frère aîné, Charles Hippolite, était né le 6 juillet 1811.

de la Gaîté, le 24 janvier 1832. Ce dernier drame, qui n'avait été donné que neuf fois entre le 24 janvier et le 10 février avait été composé en collaboration avec Auguste Lebras, poète d'origine lorientaise, qui avait publié trois poèmes ou recueil poétique (*Les Trois Règnes*, chez les Marchands de Nouveautés, 1829; *Les Armoricaines*, Bréauté, 1830; *Trois Jours du peuple*, chez tous les marchands de Nouveautés, 1830).

La presse, dans son ensemble (voir Bibliographie), mais inégalement (*Le Figaro*, 18 février 1832, par exemple, se recommande par sa discrétion: «Il est triste qu'il ait rejeté une vie qui n'était pas sans avenir», écrit-il) tente de répondre à ce qui lui apparaît comme un scandale, et, par delà la simple relation des faits, tente de répondre à la question: pourquoi des jeunes gens si jeunes, si doués, ont-ils choisi de se donner volontairement la mort? Et c'est de ce questionnement que naît la fiction.

Il n'est bien sûr pas question ici de faire une revue de presse exhaustive, mais d'en parcourir les pages les plus significatives.

Ainsi, au lendemain du suicide, Charles Maurice dans son *Courrier des théâtres* du 18 février annonce une première fois la nouvelle, en y appliquant déjà un schéma explicatif tout prêt, et sans épargner adjectifs moralisateurs (ce qui ne manque pas de sel, lorsqu'on sait que journal et journaliste ne vivaient que par le chantage) et modalisateurs, ainsi que les italiques et les points d'exclamation. Son récit pourra être complété par le témoignage de Régnier-Destourbet qui s'est rendu sur les lieux du drame².

Le jeune auteur de *Pierre III*, qui avait plus heureusement débuté par *Faruck le Maure*, Victor Escousse vient de terminer sa carrière d'une façon déplorable. Il s'est asphyxié avec un de ses amis, M. Auguste Lebras, en allumant une grande quantité de charbon, placé dans deux fourneaux et dans un vase de terre, après avoir pris soin de calfeutrer la porte et les fenêtres de leur chambre. Par l'écrit qu'ils ont laissé, ces deux infortunés annoncent qu'ils ont agi dans toute la plénitude de leur raison! Ils ont même tracé des vers pour former leurs épitaphes. Escousse appartenait ou voulait appartenir à la prétendue école qui a pour base l'oubli de tout ce que nous avons respecté jusqu'ici, dont, tous les jours, les ouvrages attestent soit le doute soit

² *Le Messager des Chambres*, 18 février, repris dans *Le Cabinet de Lectures*, 24 février 1832. — Hippolyte François Régnier-Destourbet (Langres, 1804-Paris, 22 septembre 1832), après avoir donné *Regnaud de Montlosier, accusateur, ou les Jésuites, les mémoires, et le parti jaloux*, par un bourgeois de Paris [Paris, Bricon, 1827], *Histoire du clergé de France pendant la Révolution*, par M. R. [Paris, E. Bricon, 1828, 3 vol.], *Les Septembriseurs, scène historique* [Paris, Delangle frères, 1829], *Louisa ou les Douleurs d'une fille de joie* par l'abbé Tiberge [1830], avait obtenu un immense succès avec *Napoléon, ou Schoenbrunn et Sainte-Hélène*, drame historique en deux parties et neuf tableaux, par MM. Ch. Dupeuty et Régnier, musique de Alex. Piccini [Porte-Saint-Martin, 20 octobre 1830]. *Charlotte Corday*, drame en cinq actes et en prose, donné à la Comédie-Française le 23 avril 1831 fut un échec: Régnier-Destourbet finit par se retirer au séminaire de Saint-Sulpice, où un jour de Pâques [sans doute 1832] Jules Janin le vit servir la messe; mais il quitta le séminaire pour terminer sa vie à l'automne dans une chambre misérable.

l'incrédulité en matière de toute sorte; et nous ne serions pas surpris que, de l'exaltation littéraire, ce malheureux jeune homme eût passé à celle qui montre le suicide comme *un avenir*. Pressez un peu la théorie du *drame* soi-disant *à la mode*, et vous verrez s'il en sort autre chose que du *crime*! Est-ce à dix huit ans que l'on peut, sans danger se familiariser avec de tels spectacles et se livrer à de semblables compositions sans crainte d'en devenir la première victime? Le chimiste qui s'occupe des poisons, ouvre-t-il son laboratoire aux enfants?

Le journaliste plaide l'irresponsabilité des coupables de s'être donné la mort (ce ne sont que des enfants). Ce n'est en vérité pas un suicide, mais un meurtre: «En tuant Victor Escousse, le romantisme s'est blessé mortellement, on en désespère», écrira-t-il un peu plus tard.

Cependant, s'il avait été réduit à un exposé sommaire des faits et à une argumentation prouvant la culpabilité de tel ou tel, ici la nouvelle école dramatique, le fait-divers n'eût pas rejoint la sphère romanesque, susceptible d'émouvoir et d'instruire le lecteur. Dans le même numéro du *Courrier des théâtres*, Charles Maurice esquisse, dans ce but quelques scènes, narratives, où le détail est tout, selon la recommandation balzacienne:

Nous terminions les lignes qui précèdent lorsque nous sont arrivés les renseignements que nous avons fait prendre sur la mort de Victor Escousse. Les voici dans tous leurs détails. Jeudi dernier [16 février 1832], comme à son ordinaire, ce jeune homme avait passé la soirée dans un café et causé gaîment avec ses amis. Rentré chez lui d'assez bonne heure, il écrivit deux lettres, l'une à M. Alexandre Dumas, pour le prier d'achever son drame de *Faublas*³, l'autre à Lebras, son ami, sur l'esprit duquel il exerçait une très grande influence et qui avait été son collaborateur pour le mélodrame intitulé *Raymond*. Voici cette dernière lettre: «Je t'attends à onze heure et demie. Le rideau sera levé. Arrive afin que nous précipitions le dénouement.» Unis de sentiment et de caractère, ces deux jeunes gens déploraient souvent les maux inséparables de la vie qu'à peine ils connaissaient! Les tribulations liées à l'exercice de la littérature dramatique, occupaient beaucoup leur esprit. Après avoir mûri leur projet avec le plus grand calme, ils s'arrêtèrent à la nuit du 16 au 17 pour le mettre à exécution. Minuit n'était pas sonné, quand Mme Adolphe, l'actrice⁴, qui demeure sur le même palier, entendit dans la chambre du jeune Escousse un bruit sourd et de longs soupirs. Elle descendit en informer M. Escousse père⁵. Tous deux écoutèrent quelque temps à la porte;

³ La lettre ne s'est pas retrouvée.

⁴ Ce soir du 16 février, Mme Adolphe avait joué le rôle d'Elisa, couturière dans *Victorine ou la nuit porte conseil*, drame en cinq actes mêlé de couplets de Dumersan, Gabriel et Dupeuty, créé 21 avril 1831. Voir sur Mme Adolphe annexe 1.

⁵ Louis Antoine Escousse (Paris, 1785-Charenton-le-Pont, 15 novembre 1847), employé dans les hôpitaux militaires (1810), il eut de son mariage avec Marie Joseph Laurain (morte dans le 5e Arr. le 14 novembre 1831) quatre enfants: Louise Joseph (Paris, 7 février 1810 [baptisée à Saint-Roch, le 11]- 3 juillet 1844); Charles Hippolite, né le 6 juillet 1811 [baptisée à Saint-Roch, le 7]; Victor, né en 1812 ou 1813; Louis Charles, né le 6 juillet 1823 (les attestations, lors de la reconstitution de l'état-civil parisien (1876), issues de l'Equipage de la Flotte à Brest et de la Division de Cherbourg, laissent supposer qu'il fera carrière dans la Marine!

mais n'entendant rien, ils s'imaginèrent que le bruit avait été fait par le jeune homme en se couchant, et se livrèrent aux suppositions les plus éloignées de la triste vérité⁶. Ils regagnèrent leurs appartements. Le lendemain matin, le père ne voyant point paraître son fils, conçut les plus noirs pressentiments. On pénétra dans la chambre et l'on trouva sur le lit, Escousse et Lebras, morts tous deux en se tenant étroitement embrassés. Sur la table, on vit un papier portant ces mots tracés de la main d'Escousse:

Je désire que les journaux qui annonceront ma mort, ajoutent cette déclaration à leur article:

Escousse s'est tué, parce qu'il ne se sentait pas à sa place ici, parce que la force lui manquait à chaque pas qu'il faisait en avant ou en arrière, parce que l'amour de la gloire ne dominait pas assez son âme, si âme il y a [en note: On dit dans Térésa : «S'IL Y A UN DIEU!!»]⁷. Je désire que l'épigraphe de mon livre soit:

«Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé!
Comme un fantôme solitaire
Inaperçu j'aurai passé.
Adieu, palmes immortelles,
Vrai songe d'une âme de feu!
L'air manquait, j'ai fermé ses ailes...
Adieu!»⁸

Il paraît que Victor Escousse a été l'interprète des pensées de tous deux et que Lebras n'a rien laissé; comme s'il n'avait point de mère, point de père, pas un ami! Et deux hommes si jeunes qui meurent, qui se tuent froidement, sans exprimer un regret, ne s'adressant à personne, affectant un déplorable scepticisme, sans former un vœu, sans concevoir une espérance, déjà désenchantés de si douces illusions et en se demandant *s'il y a une âme!!!* Quel *drame!* n'est-ce pas, *messieurs???*

De ses secondes noces avec Elisabeth Catherine Moreau, il aura trois autres enfants: Marie Louise Adolphine, née à Paris (7e Arr.) le 5 avril 1833 qui épousera Rheinhold Bergfeld, tailleur (1818-?) le 17 avril 1852; Victor Paul, né le 21 novembre 1835 (7e Arr.), qui sera ordonnateur de Pompes funèbres, 9, rue du faubourg-Saint-Antoine (1er octobre 1873); Charles-Louis, né le 13 décembre 1836, qui, emballleur, se maria le 10 janvier 1863, à la mairie du XIe.

⁶ Charles Durosoir, dans la *Biographie universelle (Michaud) ancienne et moderne* [...]. Nouvelle édition publiée sous la direction de M. Michaud. Paris, chez Mme C. Desplaces et chez Michaud, 1855, t. XIII, p. 34, est plus explicite: «Le père conçut tout à coup l'idée que son fils était avec une maîtresse; il se mit sourire et parut croire que la jeune femme avait agi par un sentiment de jalousie contre une rivale plus heureuse: «Ne voyez-vous pas, lui dit-il, pourquoi il a refusé d'ouvrir?»

⁷ Térésa, drame en cinq actes d'Alexandre Dumas, Salle Ventadour, 6 février 1832. La proposition hypothétique ne figure pas dans le drame, dont aucun des personnages ne met en doute l'existence de Dieu. Cependant dans les vers qui font la préface d'Antony, on peut relever:

«Je pourrais, pour son sang, t'abandonner ma vie,
Et mon âme... si j'y croyais!»

⁸ Il s'agit de la deuxième strophe de *Mon chant Funèbre*, imprimé dans l'*Almanach des Muses Pour l'Année 1831*, 67e année. Paris, chez Audin, Libraire, Quai des Augustins, n°25, p. 238-239 [Enregistrement dans la *Bibliographie de la France*: n°50, samedi 11 décembre 1830]. Cette deuxième strophe, sera republiée, sous le titre: *Adieux à la vie* avant de s'asphyxier avec son ami Lebras le jeudi 18 [sic pour 16] février 1832, dans *Le Chansonnier des Grâces pour 1833*, avec les airs nouveaux gravés, Paris, chez F. Louis, Libraire-Editeur, rue de l'Eperon, n°5, p. 268.

—Les obsèques de Victor Escousse et d'Auguste Lebras auront lieu aujourd'hui à l'église St-Laurent, si...

Il ne fait donc aucun doute que Charles Maurice se sert de ces petits suicidés pour abattre son ennemi d'alors, le drame romantique, au nom d'un conformiste esthétique et éthique. Il tente de manipuler le fait-divers. Pourtant de cette citation naît le sentiment reconfortant qu'en définitive c'est lui-même qui est manipulé. Par qui? par Victor Escousse qui, se tuant, écrit son plus beau drame. Jules Janin verra bien cette revanche posthume du jeune poète.

Cependant, les acteurs du drame n'ont pas encore, me semble-t-il, atteint la dimension de personnages.

C'est leur médecin, le docteur Sarlandière⁹, qui dans sa volonté de combattre les commentaires malveillants ou erronés de la presse, en particulier l'accusation d'incrédulité en matière de religion, qui la leur confère. Il s'adresse à son tour à cette même presse (*Le Cabinet de Lectures*, 24 février 1832, *Le Temps*, 22 février 1832, *Le Voleur*, 25 février) leur confère l'épaisseur de héros.

D'abord, en citant des lettres, c'est-à-dire en révélant la véritable voix des jeunes gens, et non leur voix contrefaite:

Les reproches que nous avons faits à Auguste Lebras, d'avoir disposé de lui sans penser à son père, ni à sa mère et en ne s'adressant à personne, est aujourd'hui combattu par de nouveaux renseignements (le fait-divers adopte ici «la suite à demain» qui caractérisera le feuilleton) qu'on va lire. Après en avoir pris connaissance, on ne sera pas plus informé des motifs qui ont porté au suicide un jeune homme de moins de dix-sept ans¹⁰, car, quelque laborieux qu'on ait été, ce n'est point à cet âge que le travail a détruit la sève de la vie. On ne connaissait de Lebras qu'un demi de mélodrame, où, certes, il n'avait pas usé la plus faible de ses capacités. Quoi qu'il en soit, on prétend que ses

⁹ Jean Baptiste Sarlandière (Aix-la-Chapelle, 9 mai 1787-Enghien, 25 juillet 1838), fils d'un chirurgien de l'hôpital militaire de Rocroi, il entra à 16 ans, en 1803, comme chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Noirmoutiers. Licencié en 1815, il vint à Paris pour reprendre des études scolaires négligées; employé en même temps à l'Hôpital militaire de Paris, annexe du Val-de Grâce, il passa son doctorat et entreprit des traitements utilisant l'acupuncture, le galvanisme et l'électricité. Il était l'ami de Louis François Bigeon, auteur de la *Médecine physiologique* (1845). Il a publié lui-même *Histoire du cataleptique, observée à l'hôpital militaire de Montaignu*, 1815; *Mémoire sur la circulation du sang, éclairée par l'anatomie et la physiologie*, lu à l'Institut en 1819, inséré dans les *Annales de la médecine physiologique*; *Vade mecum ou Guide du chirurgien militaire*, 1823; *Bdellomètre du dr Sarlandière*, 1819, 16 p.; *Mémoire sur l'électropuncture, considéré comme moyen nouveau de traiter efficacement la goutte, les rhumatismes et les affections nerveuses et sur l'emploi du moxa japonais en France*, suivis d'un traité de l'acupuncture et du moxa, par le chevalier Sarlandière, chez l'auteur, 1825, IV-151 p.; *Anatomie méthodique, ou organographie humaine*, par J. Sarlandière, les Libraires de médecine, 1829, in-fol.; *Physiologie de l'action musculaire appliquée aux arts d'imitation*, par le chevalier Sarlandière, impr. de Lachevardière, 1830, 48 p.; *Traité du système nerveux dans l'état actuel de la science*, par J. B. Sarlandière, J. B. Baillièrre, 1840, 2 parties en un volume.

¹⁰ Sur leur âge, voir note 1.

motifs sont expliqués dans deux lettres écrites, l'une à son médecin, l'autre à sa mère et à son père, avoué à Lorient¹¹. Ces deux lettres sont ainsi conçues :

«Mon bon monsieur Sarlandière,
Merci, merci, de l'intérêt que vous m'avez porté; merci de vos soins affectueux... Vous le savez, le travail a détruit en moi la sève de la vie; elle est trop lourde pour moi, et je m'en débarrasse! Ne croyez pas que ce soit folie ou délire; non, j'ai toute ma raison, mais je ne puis vivre: depuis deux mois je ne vis plus, je végète dans ce monde, dont je ne fais plus pour ainsi dire partie, car je le vois à travers un voile... Adieu pour toujours... Oh! seulement une grâce: j'ai un père, une mère, une famille, et eux seuls, comme je vous l'ai dit, m'ont retenu quelques jours de plus sur la terre; ma mort les frappera, les anéantira, s'ils l'apprennent subitement. Oh! par grâce, préparez-les à en apprendre la nouvelle; écrivez-leur que je suis malade, mais tranquillisez-les pourtant en leur disant que vous me portez des soins; qu'ils ne viennent pas à Paris; ensuite vous leur ferez passer une lettre quand vous le jugerez à propos, et puis vous leur annoncerez ma mort.

Adieu, ô vous le plus humain des hommes... Adieu. Je joins à cette lettre mes derniers désirs... je n'ose pas dire volontés... Adieu! chaque ligne que je trace m'épuise.

Auguste Lebras

16 février, dix heures du soir, chez Victor Escousse qui meurt avec moi.

Veillez lire la lettre que j'adresse à mon père, afin de juger quand il sera convenable de la lui faire passer.

Mon bien cher père et ma bonne mère,

Je vous trace ces lignes sur le lit de la mort. Une maladie cruelle, causée par un trop grand travail, a miné mes forces... Je vais mourir... De grâce, pensez quelquefois à votre pauvre Auguste, qui vous attend dans un monde meilleur... Oh! si maintenant la santé m'était offerte, je la refuserais; car j'envisage la tombe comme un bien. L'existence m'est à charge... Cette lettre vous parviendra par M. le docteur Sarlandière, à qui je dois tout... C'est lui qui m'a soigné avec autant d'affection que si j'étais son fils... Je meurs, et pourtant ne me pleurez pas, je vous en conjure, ne me regrettez pas, car mon sort doit exciter plus d'envie que de pitié... Ceux-là seuls sont à plaindre qui se ruent dans la tourbe du monde.

Adieu... adieu... Mille baisers

Auguste Lebras.

Mes frères, mes soeurs¹², recevez aussi le dernier adieu de votre frère. Il s'endort pour l'éternité... Priez pour lui, mais ne le plaignez pas...

Auguste Lebras.»

¹¹ Jean Marie Lebras, avoué près le Tribunal de première instance siégeant à Lorient, né au Bâtiment en Remungol, 16 octobre 1764, mort Nantes le 28 mars 1839, et Angélique Hyacinthe Loher (Baud, 1er octobre 1777-Saint-Philibert de Grandlieu, 20 mars 1849), voir Etat-civil.

¹² Louise Angélique, née le 18 mars 1803; Marie Françoise, dite *Fanny*, née le 18 février 1805; Jean Julien *Hyacinthe*, né le 17 mai 1807; Claude Marie *Napoléon*, né le 9 mai 1809; *Léonie* Félicie, née le 30 avril 1814; *Coelina* Marie Pauline Angélique, née le 20 mars 1817.

A cette dernière lettre était jointe un pli contenant une mèche de cheveux, avec cette inscription: «Pour ma mère.»

M. le docteur Salardière avait d'abord empêché de livrer ces deux lettres à la publicité. Il écrit maintenant que c'est dans l'intérêt de la vérité qu'il s'est décidé à les communiquer.

Puisqu'on a *déclamé*, dit le docteur, sur la profession de foi de Victor Escousse, qui doute de l'*existence* de l'âme, on pourra faire la contrepartie pour celle d'Auguste Lebras, qui croit à la *transmigration* dans un monde meilleur; on pourra faire le rapprochement curieux de ces deux lettres, avec l'écrit d'Escousse que tous les journaux ont publié, et on se convaincra que ces deux jeunes gens pensaient différemment; j'ajouterai que, médecin de Victor dès son enfance, et d'Auguste depuis son arrivée à Paris, je les ai parfaitement connus tous deux, et que ces infortunés, qui sont morts pour le même objet, par les mêmes moyens, au même lieu et à la même heure, n'avaient aucune conformité de caractère ni de principe: ils se sont peints tous deux, Auguste dans le rôle de Raymond et Escousse dans celui de Paul, dans leur drame de la Gaîté; je tiens ce fait d'Auguste Lebras. La veille de leur mort, ils étaient tous deux chez moi, l'un gai et ouvert, l'autre taciturne et réservé comme de coutume.

A côté de ces deux documents authentiques, l'habituel pathos de Charles Maurice est comme frappé de nullité, et ce n'est pas faute d'essayer:

Le mot *déclamé* est remarquable dans cette lettre. Eût-il mieux valu ne rien dire, ou approuver l'horrible action de ces jeunes gens? Faut-il en encourager d'autres? Que prouve-t-on, au reste, par les deux écrits d'Auguste Lebras, comparé à ceux de Victor Escousse? C'est que ce dernier a oublié son père; et que l'autre, tout en pensant aux auteurs de ses jours et préparant un misérable artifice pour les tromper un peu plus longtemps, a trouvé la détestable force de consommer son attentat. Quel est le plus coupable? En bien, quoi que dise la *philosophie* (mot plein de sens dans son acception exacte, et vide dans l'abus qu'on en fait), nous déclamerons toutes les fois qu'il arrivera de pareils malheurs, et nous mettrons la jeunesse en garde contre ces irritations d'esprit que son inexpérience prend pour de l'*illuminisme*. Nous lui répèterons surtout que les nouvelles doctrines littéraires sont pour elle à fuir comme la peste, car elles mènent à tout, hors au bien.¹³

Ensuite, c'est surtout par un récit charmant, qui mêle portraits et anecdotes, que le docteur Sarlandière parvient à donner aux figures de Victor Escousse et d'Auguste Lebras, qu'il oppose, à la fois naïvement et savamment, une dimension romanesque:

¹³ Le même numéro contient une bref récit des obsèques: «Les dépouilles mortelles de Victor Escousse et d'Auguste Lebras ont été présentées et reçues le 19, à neuf heures du matin, à l'Eglise française du faubourg Saint-Martin. Nombre de gens de lettres et d'artistes les ont accompagnés au cimetière du Père-Lachaise. On y remarquait M. de Béranger, qui est lié avec la famille Escousse. Un discours et quelques mots ont été prononcés sur la tombe par MM. Colson, pensionnaire de la Comédie-Française, et d'Englemont, auteur.»

Le docteur Sarlandière qui connaissait et donnait des soins aux jeunes Escousse et Lebras, a complété les renseignements sur ces deux fous dans les lignes suivantes, qui bien que dictées par une amitié un peu prévenue, n'en contiennent pas moins des détails intéressants: «Victor Escousse était à peine âgé de vingt ans, grand, blond, au teint vermeil, à la figure ronde, ouverte et joviale; d'un abord gracieux, aimant à obliger; toujours gai, sauf parfois très enfant. Son talent lui fut révélé par la pièce de *Farruck*, dont les traits larges et énergiques, la versification brillante et passionnée lui valurent un si éclatant début. Il fit en très peu de temps, et presque en se jouant, *Pierre III*, drame original, plein de situations neuves, et où tous les vices de la cour des czars sont peints avec un vif naturel; *Faublas*, drame non entièrement terminé, et d'un genre également neuf; enfin *Raymond*, drame dans lequel lui et Lebras avaient conçu l'idée d'intéresser par les seuls sentiments du coeur, en dépouillant la scène du prestige des costumes, de la magie des décorations et de tous les accessoires et incidents qui concourent ordinairement à l'effet théâtral, avec cinq personnages seulement en action. Cette téméraire entreprise, qui aurait fait reculer des hommes vieillis dans les succès, n'avait pas arrêté deux jeunes têtes qui se sentaient appelées une haute vocation dans la carrière où ils s'étaient élancés. Auguste Lebras, âgé de dix-sept ans, était sérieux, méditatif, d'une belle figure pâle avec de grands yeux à cils noirs, ne riant jamais solennel dans son langage comme dans sa personne, très circonspect, dirigeant les répétitions de son drame avec tout le flegme et l'attention d'un homme qui veut réussir, tandis que Victor Escousse riait, chantait, sautait sur le dos des acteurs, ou faisait des niches aux actrices. L'un semblait imprévoyant, étourdi, s'inquiétant peu de l'avenir; l'autre était positif, observateur opiniâtre, ne parlait que d'avenir, était sans cesse tourmenté de la crainte de ne pas réussir. Victor Escousse avait une grande facilité à faire des vers, à tracer à grands traits un rôle, à créer une situation dramatique: cela s'improvisait à la promenade, à table, au spectacle, et, rentré chez lui, cela coulait de sa plume comme les tableaux d'Horace Vernet sortent de son pinceau avec une merveilleuse facilité, tandis qu'Auguste Lebras s'enfermait, réfléchissait longtemps, retournait dans tous les sens ce qu'il avait déjà recommandé plusieurs fois, et n'en était jamais assez content; l'autre ne pouvait pas concevoir la rapidité d'exécution, la légèreté de caractère, l'enfantillage continu, et cependant la profondeur des vues et des pensées de son ami. Ces deux hommes si dissemblables, si peu faits pour se comprendre, devaient mourir de la même mort, en même temps, en même lieu, pour le même objet. L'un ne s'occupait jamais de l'avenir, riant et folâtrant, et (comme il l'écrivit un instant avant de mourir) n'ayant pas assez d'amour pour la gloire, doutant de l'immortalité de l'âme, et privé de l'espoir d'une meilleure vie. L'autre ne songeant qu'au temps futur, ayant des projets d'autres pièces, m'adressant au lit de mort une lettre pour son père, dans laquelle il dit: «De grâce, pensez quelquefois à votre pauvre Auguste, qui vous attend dans un monde meilleur.» Et, plus bas, à ses frères et soeurs: «Recevez aussi le dernier adieu de votre frère; il s'endort pour l'éternité... Priez pour lui, mais ne le plaignez pas.» Auguste Lebras ne voyait que son avenir perdu; son orgueil était offensé de n'avoir pas été compris, son coeur était froissé de n'avoir pas vu sa jeunesse encouragée; la vie sans gloire lui devenait insupportable. Escousse voulait le sauver de l'affreux spleen qui le dominait; il me pria de lui donner mes soins. Des paroles consolantes, la promesse d'un avenir meilleur, du sang tiré d'une veine brûlante, rafraîchirent un peu cette imagination dévorée d'un feu qui s'accroissait par un pouls battant 130 fois dans une minute. Un vésicatoire à la nuque dissipa le voile sombre qui couvrait les yeux de ce malheureux jeune homme, et déjà je me félicitais du mieux que j'avais obtenu, quand je reçus la lettre qu'il m'écrivit au moment

de mourir, en me remerciant de mes soins, et me chargeant d'instruire sa famille. Il est mort pour n'avoir pas atteint la somme de gloire qu'il ambitionnait, et Escousse pour n'avoir pas su priser celle qu'à son âge il avait déjà plus acquise.¹⁴

Le portrait physique et psychologique enrichit l'action dramatique qui avait été posée. C'est sur ces articles de journaux que se fonde la légende qui alimentera la littérature. Mais auparavant il convient de s'attarder sur quelques commentaires, quelques réponses à la question: qui les a tués?

Jules Janin dans *Le Journal des Débats*, 20 février, emboîte le pas à Charles Maurice. Mais le coupable n'est plus seulement le nouvelle école, les coupables, ce sont en général la vie littéraire, les théâtres, la critique, le public. L'article possède, somme toute, le mérite de brosser l'arrière-plan du drame (vision du monde dramatique en 1832). L'accusation est assez vague pour ne désigner personne.

C'est lundi passé [13 février 1832] que ce mélodrame [*L'Abbaye-aux-Bois*] a été représenté pour la première fois. Je savais à l'avance que la pièce était de M. Martin¹⁵, jeune homme d'esprit et de coeur, honoré et chéri de tous, auteur d'un livre plein de talent et de conscience: aussi, tout en voyant ce mélodrame se dérouler devant mes yeux, je m'apitoyais sincèrement sur l'avenir de ce jeune homme. Je le voyais jeté tout d'un coup dans les angoisses incroyables de théâtre de second ordre; je le voyais en butte à toutes les jalousies, à toutes les petitesesses, à toute la fausse gloire, à tous les chagrins trop réels de cette existence à part. Cela m'arrive toutes les fois que je vois entrer un nouveau venu dans la vie littéraire. Le frisson me prend à l'aspect de tous les malheurs qui l'attendent; à cette seule idée il y a de quoi sentir ses cheveux blanchir quand il vous reste des cheveux sur la tête. La vie littéraire, grand Dieu! amoncellez tous les dégoûts, tous les chagrins, tous les travaux, tous les désappointements, toutes les ingratitude! et vous en aurez une faible idée. En haut et en bas, la vie littéraire est la même. En haut comme en bas, c'est le désenchantement le plus assuré; mais en haut du moins il y a quelque chose

¹⁴ Dans ce même numéro du 22 février, *Le Courrier des théâtres* reproduit «quelques vers qu'Escousse improvisa en quittant son grenier pour une demeure un peu plus élégante, après le succès de *Farruck le Maure*.

De mon indépendance
Adieu premier séjour,
Où mon adolescence
A duré moins qu'un jour,
Bien que peu je regrette
Un passé déchirant,
*Pourtant, pauvre chambrette,
Je te quite en pleurant.»*

¹⁵ Bon Louis Henri Martin (Saint-Quentin, 1810- Paris, 1883), débuta par des oeuvres dramatiques et des romans historiques (*La Vieille Fronde*, 1832, que J. Janin considère comme «un livre plein de talent et de conscience»; *Le Libelliste*, 1833) avant de son consacrer à son *Histoire de France*, en quinze puis dix-sept volumes (1837-1854), nationaliste et libérale.

qui impose, un certain vernis qui flatte l'orgueil; tandis qu'aux derniers échelons littéraires, quand l'artiste se fait manoeuvre, quand l'art devient un métier, quand le drame est un gagne-pain, comme dit M. Poirson¹⁶, quand la critique tombe sur vos oeuvres de toute la hauteur de son dédain, alors vraiment la vie littéraire est un enfer dont il faut sortir à tout prix.

Même la vie littéraire du premier ordre est de toutes les existences l'existence la plus difficile à subir. Pour être grand artiste ou grand poète, pour être un savant illustre, il faut presque être né héros; il faut une âme grande et forte, un corps robuste, une persévérance à toute épreuve; il faut savoir attendre, savoir veiller, savoir chercher, savoir souffrir. Il faut être prêt à l'étude la nuit et le jour, partout et toujours; il faut user sa vie entière à la poursuite d'une idée, il faut être honnête homme avant tout. Encore à ceux mêmes qui étaient nés pour cette vie part, que de disgrâces il a fallu subir; que de poètes se sont arrêtés dans la route, fatigués avant d'avoir atteint le but! Ecoutez les plaintes des vrais artistes! Voyez dans nos académies ces fronts dépouillés et penchés vers la terre! vous comprendrez alors combien il faut d'aspiration et de courage, combien il faut de force morale et physique, pour s'engager de gaîté de coeur dans des sentiers si hasardés!

Il y a trois jours, dans la nuit du jeudi au vendredi, deux jeunes gens, auteurs de mélodrames, se sont asphyxiés dans la même chambre et sont morts à la même heure, laissant après eux une espèce de testament littéraire en prose et en vers, dans lequel, vers ou prose, se retrouvent les funestes habitudes d'un esprit irréfléchi qui s'abandonne à l'impulsion du moment, sans trop savoir où cette impulsion le mènera.

Le lendemain de cette malheureuse affaire, un journal mal informé annonçait la mort des auteurs de *L'Abbaye-aux-bois*; et moi, qui pensais à M. Martin, je trouvais que c'était bientôt mourir et que c'était se suicider sur un bien léger prétexte que de mourir pour un mélodrame de la Gaîté!

Ce n'était pas M. Martin qui était mort; je me méprenais sans me méprendre. Les deux jeunes victimes de la vie dramatique, c'étaient MM. Escousse et Lebras. M. Escousse, auteur d'un drame en vers, *Farruch le Maure*, à la Porte-Saint-Martin, qu'on avait imprudemment loué lorsqu'il parut, avait fait jouer, il y a trois semaines, en société avec M. Lebras un mélodrame en prose, intitulé *Raymond*, au théâtre de la Gaîté. Ce dernier ouvrage n'avait pas réussi.

On dit, et je le crois, que de cette chute, et uniquement de cette chute, vint aux deux jeunes amis l'envie de se détruire. Ils avaient pris au sérieux la vie littéraire; il leur était arrivé ce qui arrive à beaucoup de nos contemporains: ils avaient cru ramasser beaucoup de fortune et de gloire avec peu de travail; ils avaient pris les premières fougues d'un esprit qui commence pour du génie tout fait; ils avaient cru qu'on s'improvisait grand artiste tout d'un coup. Gloire, génie, tout leur avait manqué le même jour; l'art lui-même, tant méprisé, avait pris sa revanche. Ne faisons jamais d'insulte à l'art, il se venge de nos mépris. Voilà comment l'art poétique, sous un certain rapport, est

¹⁶ Charles Gaspard Poirson, dit Delestre-Poirson (Paris, 22 août 1790-19 novembre 1859), fils du géographe Jean-Baptiste Poirson et de Esther Elisabeth Joséphine Delestre, vaudevilliste, collabora avec Scribe, Dumersan, Mélesville avant de prendre la direction du théâtre du Gymnase-dramatique (1820-1844) sur la scène duquel il lança Déjazet, Jenny Vertpré, Rachel. Son frère Charles Alexandre Poirson, né à le Paris, 6 avril 1806, directeur du théâtre du Palais Royal avec Dormeuil (6 juin 1831- août 1844), épousa Louise Joséphe Escousse, (Paris, 7 février 1810 -3 juillet 1844), soeur de Victor Escousse.

encore une règle de morale et de vertu. Toutes les règles se tiennent: l'artiste, qui a beaucoup réfléchi sur son art, sait pourquoi il s'est trompé quand il se trompe; et, après son oeuvre, quand l'événement lui est fatal, il retourne aux règles, il revient au travail, il réfléchit de plus belle, il ne renie pas l'immortalité de l'âme dans son testament; surtout il ne porte pas les mains sur lui-même pour se punir de n'avoir pas amusé le parterre. S'asphyxier pour avoir déplu à un parterre! il n'y a vraiment pas de quoi!

Pour moi, plus je pense à l'action de ces deux jeunes gens, et plus je les trouve à plaindre. N'en doutez pas, ce sont là deux victimes de la rhétorique comme on l'a faite; ils ont porté le poids du drame tel qu'il a été imaginé de nos jours. Rhétorique perfide qui consiste à marcher les yeux fermés, à voler tout d'un coup de ses propres ailes, à se passer d'études, de langage, de science, de théorie, de pratique, de réflexion, de tout ce qui fait un poète! Drame fatal et trop facile à faire qui se passe de moeurs, d'histoire, de style, d'intérêt, de vraisemblance, de vérité, de tout ce qui faisait un drame! Dans un art ainsi fait, que peuvent devenir deux jeunes gens sans expérience? Vous leur avez dit et vous leur avez prouvé quelquefois qu'il ne s'agissait que de tendre la main pour ramasser la gloire et la fortune; ils ont tendu la main et ils n'ont ramassé ni argent ni gloire. Alors le désespoir les a pris, car ils étaient de bonne foi; alors le chagrin est entré dans leur coeur, car leur coeur était naïf encore! La critique elle-même, en ceci, n'a pas fait son devoir; le parterre est entré dans ce déplorable suicide. Après *Farruch-le-Maure*, la critique a battu des mains, sans songer que sa mission est d'être sévère; le parterre enthousiaste a redemandé le jeune auteur. Quelle fièvre! Puis le lendemain, après cette double ovation, le malheureux jeune homme, retombé de si haut dans la réalité, se retrouvant aussi seul que jamais, aussi inconnu que jamais, ne concevant plus rien à sa gloire d'un jour ni à sa nullité présente, le malheureux s'est donné la mort! C'est votre faute à vous, théâtres, à vous critiques, à vous parterre! Vous n'avez pas su être sévères à temps! vous avez trahi votre mission qui est d'arrêter l'imprudent qui se perd, vous avez fait à ce jeune homme qui commençait un cruel mensonge et de fausses promesses. Le grand malheur de ce jeune homme, c'est d'y avoir ajouté foi!

Pour moi ce n'est pas ainsi que j'entends le théâtre, ce n'est pas ainsi que j'entends la critique. Le théâtre, comme il est établi de nos jours, est devenu une taverne comparable à une maison de jeu. Le théâtre comme le jeu est une espèce de hasard, contre lequel nos jeunes gens peuvent à toute heure jouer l'avenir de leur esprit et de leur talent. Les auteurs manquent aux théâtres, les théâtres s'arrachent les poètes, comme autre part on s'arrache les joueurs —Donne-nous ton or! joueur. Donne-moi ton génie, poète! —Mais mon or n'est pas à moi! —Mais mon génie n'est pas mûr encore. —Qu'importe? joue ton or! joue ton génie! Pourvu que le jeu ait la dernière pièce du joueur, pourvu que le théâtre attrape le premier germe du poète, le but est rempli, n'est-ce pas? A cet effet on établit des cavernes au coin des rues. On invite les passants à entrer, on s'arrache les joueurs! Quel est le jeune esprit ainsi obsédé et trouvant sous ses pas toutes ces facilités misérables, qui ait échappé à la séduction du théâtre? Quel jeune homme est passé tranquillement devant l'appât des maisons de jeu! Et puis quand l'un a joué tout son esprit, quand l'autre a perdu toute sa fortune, on s'étonne de la double détonation, et l'on se demande *pourquoi sont-ils donc morts?*

C'est qu'en effet il y a trop de maisons de jeu, c'est qu'en effet il y a trop de théâtres, c'est qu'en effet en moins de six mois, jouer trois drames du jeune Escousse, un drame à la Porte-Saint-Martin, un drame au Théâtre-Français, un drame au théâtre de la Gaîté, c'était abuser étrangement de ce jeune homme. Aussi voyez comme il est mort! Il est mort tout occupé de théâtre, de

journaux, de pièces à faire jouer; il est mort tout occupé de littérature, de renom, de gloire; il est mort aussi malheureusement qu'on peut mourir! Sa lettre au jeune Lebras, son invitation funéraire, repose sur une métaphore toute dramatique et qui fait mal à l'âme, quand on songe à quel propos cette métaphore est placée.

«Je t'attends à onze heure et demie, dit-il *le rideau sera levé*. Arrive afin que nous précipitions le dénouement!»

Ne dirait-on pas, à lire cette lettre, d'un drame à faire, d'une collaboration ordinaire, d'un dénouement à précipiter comme tous les dénouements qui se font aujourd'hui? Quelle collaboration!

Lebras, fidèle au rendez-vous, arrive chez son ami; Escousse avait tenu parole; en effet, *le rideau était levé*, le charbon, cet opium bâtard à l'usage des suicides du peuple, était tout allumé dans trois endroits différents, il n'y eut pas besoin de précipiter le dénouement!

Plusieurs voisins ont entendu le râle des deux amis. Le père d'Escousse lui-même, malheureux père! a prêté mystérieusement l'oreille à ce râle de mort. Il se retire ne voulant pas déranger les amours de son fils! Mais aussi, même à un père, le moyen d'imaginer aujourd'hui, quand la gloire est à si bon compte, quand la renommée est à rien, quand il y a de la réputation pour qui en veut, qu'on va s'asphyxier pour un mélodrame du théâtre de la Gaîté! Ainsi abandonnée à elle-même, la fatale tragédie toucha bien vite son dénouement.

Le lendemain, quand la porte a été ouverte, et qu'il n'y a plus eu d'espoir de ranimer les deux cadavres, on a trouvé sur une table cette note écrite de la main d'Escousse. Le malheureux! ne dirait-on pas que ce n'était là pour lui qu'un mélodrame ordinaire? Son drame composé, il avait eu l'horrible soin de composer sa circulaire pour les journaux. Un vieil auteur ne ferait pas mieux. Voici cette note:

«Je désire que les journaux qui annonceront ma mort, ajoutent cette déclaration à leur article :

«Escousse s'est tué, *parce qu'il ne se sentait pas à sa place ici*, parce que la force lui manquait à chaque pas qu'il faisait en avant ou en arrière, *parce que l'amour de la gloire ne dominait pas assez son âme, si âme il y a*.

Insensé! comme il se drape encore après la mort! Comme il a encore le besoin de se dresser sur le cothurne! Il meurt, non pas parce que la gloire lui manque, mais parce que c'est lui qui manque à la gloire. *l'amour de la gloire ne dominait pas assez son âme!* Hélas! Je suis sûr que son père aura trouvé que la gloire le dominait trop.

Depuis Gilbert, qui a fait une élégie sublime, depuis André Chénier et Millevoye, c'est un usage consacré parmi les poètes mourants, de composer quelques vers avant de mourir; même il est rare que ces derniers vers ne soient pas empreints d'un certain charme. Escousse ne s'est pas affranchi de cette loi du poète mourant; il a fait lui aussi son épitaphe; le dernier vers de cette épitaphe n'est pas sans grâce et naïveté.

Je désire que l'épigraphe de mon livre soit:

«Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé!
Comme un fantôme solitaire
Inaperçu j'aurai passé.
Adieu, palmes immortelles,
Vrai songe d'une âme de feu!
L'air manquait, j'ai fermé ses ailes...
Adieu!»

Ainsi sont morts victimes d'une exaltation de cerveau deux jeunes gens dignes de pitié et d'intérêt! Ils sont morts pour avoir méprisé les professions vulgaires, si favorables au repos et au bonheur. Ils sont morts surtout parce qu'il a beaucoup trop de théâtres et trop peu de sévères critiques à Paris; deux grandes causes de malheur et de ruine pour bien des jeunes gens de talent....»

La Gazette de France du 18 février 1832, organe légitimiste, propose un schéma explicatif plus politique: c'est la mort de Dieu, dans la société libérale, qui est à l'origine du suicide:

La mort de MM. Escousse et Lebras [...] est un fait d'une haute importance et qui mérite de sérieuses réflexions. Il n'est personne qui ne doive demander compte à la société entière du suicide des deux jeunes gens qui donnaient de brillantes espérances. Il est cependant impossible qu'un pareil événement soit sans rapport avec notre situation politique. La jeunesse a besoin d'avenir et de progrès. Le mouvement lui est nécessaire et un état de choses sans développement et sans issue est mortel pour l'esprit généreux des Français. Sans doute des croyances religieuses pourraient dédommager de la stérilité du présent; car la religion c'est la foi, l'espérance et l'amour, et ces trois choses sont la vie des âmes. Si le libéralisme n'avait pas détruit l'âme vitale de la société, ces jeunes gens de talent et d'imagination auraient trouvé dans le sentiment français cette confiance d'un heureux avenir qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de tromper. Ainsi, l'école moderne n'a pu rien substituer à ce qu'elle ôtait. La couronne littéraire se flétrit dans ses mains, la gloire n'a plus de charmes et la patrie plus de liens. On a défini l'âme *ce qui dans nous a besoin de Dieu*: quand on doute de Dieu, on doute de son âme. Quand l'idée de Dieu disparaît, il n'y a plus rien pour l'homme.

Le témoignage le plus éclatant du retentissement sur l'opinion, et en particulier sur l'opinion des gens de lettres, du double suicide d'Escousse et Lebras reste la place qui lui est faite dans les annuaires, biographies et dictionnaires du XIX^e siècle.

L'*Annuaire historique universel pour 1832*, rédigé par Ulysse Tencé, revu et publié par C. L. Lesur, réduit le commentaire («On attribue cette cause de désespoir au chagrin que leur avait fait éprouver la chute de leur dernier ouvrage [...] Des éloges exagérés avaient enivré l'imagination du jeune auteur de *Farruck le Maure* ; mais ses rêves de gloire et de bonheur ne se réalisèrent pas, et il ne put se faire à l'idée de cette médiocrité de fortune, de cette médiocrité de renommée à laquelle il se croyait désormais condamné.») au profit d'un récit touchant dont la chute est constituée par la père trouvant «les deux cadavres qui se tenaient la main!».

Charles Durosoir, dans la *Biographie universelle (Michaud) ancienne et moderne* (1855), consacre trois colonnes à Victor Escousse —Auguste Lebras y a seize ans— Victor y est qualifié de «Jeune homme sans principes» qui dans la supériorité de ses dons intellectuels, n'avait trouvé que le moyen d'épuiser plus vite à vingt ans la coupe des goûts et des plaisirs qui corrompent et énervent l'âme». Pourtant, le biographe découvre dans le suicide d'Escousse ce qu'on pourrait nommer le romantisme en action.

«Tandis que tant de poètes de l'école romantique n'usaient que comme d'un langage convenu, et sans tirer à conséquence pour leur vie personnelle, des sentiments exagérés et de l'exaltation réfléchie qui caractérise leur manière, l'âme ardente et ingénue d'Escousse avait pris au sérieux ce sentimentalisme effréné. C'était bien réellement que la vie ne lui apparaissait plus que décolorée; il lui fallut la mort pour en finir avec ses discussions de gloire et son marasme poétique.»

Le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse (1866-1873) réserve, lui, presque quatre colonnes, incluant la critique de *Farruck* de J. Janin et les strophes de Béranger sur le suicide des deux écrivains «qui eut un retentissement douloureux. Les journaux religieux en prirent l'occasion pour tonner contre les débordements du siècle.» écrit-il.

La figure de Victor Escousse, martyr ambigu du romantisme, doit partie de sa popularité littéraire à Pierre Jean de Béranger, qui dans *Oeuvres complètes* (1834) recueille *Le Suicide* (t. IV, p. 51-55), assorti d'une note (p. 105-107), longue déploration de sept dixains, comportant un refrain de deux vers:

Quoi! morts tous deux dans cette chambre close,
Où du charbon pèse encor la vapeur!
Leur vie, hélas! était à peine éclos:
Suicide affreux, triste objet de stupeur!
Ils auront dit: «Le monde fait naufrage:
Voyez pâler pilote et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit: sauvons-nous à la nage.»
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se tenant la main.

Mais le fourneau d'Escousse et Lebras inspire bien d'autres poètes et écrivains, des oubliés comme Théodore Villenave, qui rime sous le choc son poème *Escousse et Lebras*. (Moutardier, 1832), comme Auguste Brizeux, qui recueille dans *Marie*, poème, par *L'Élégie de Le Braz*, (Paulin, libraire, rue de Seine, 33/ Eugène Renduel, quai des Augustins, 1836, p. 213-217):

Regrettant le pays, informez-vous alors,
Où du pauvre Le Brâz on a jeté le corps;
Et puis devant ce corps brûlé par le charbon,
Songez comme il mourut, lui simple, honnête et bon.
C'est qu'il avait aussi quitté son coin de terre,
Sur le bord du chemin sa maison solitaire...

Comme Hégésippe Moreau, dans *Myosotis* imprimé dans son *Diogène* (1833, repris dans *Oeuvres*, Garnier frères, 1859, p. 45):

J'ai visité Paris; Paris, sol plus aride
Au malheur suppliant que les rocs de Tauride;
Où l'air manque aux aiglons méditant leur essor;
Où les jeunes talents, cahotés par le sort,

Trébuchant à la fin, de secousse en secousse,
Contre la fosse ouverte où disparut Escousse,
N'ont plus, en s'abordant, qu'un salut à s'offrir,
Le salut monacal: Frères, il faut mourir!

Des écrivains illustres aussi citeront leur nom ou feront référence à son acte:

Alfred de Musset, dans *Rolla*, publié dans la *Revue des deux mondes*, (Troisième volume (Deuxième série), 15 août 1833, p. 369-393), dans le dernier vers du quatrième chant:

On n'est pas assez fou pour se faire trappiste,
Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.

Honoré de Balzac dans *Une fille d'Eve* (*Le Siècle*, 31 décembre-1838-14 janvier 1839), sans les nommer:

D'ailleurs, le suicide régnait alors à Paris; ne doit-il pas être le dernier mot des sociétés incrédules; Raoul venait de se résoudre à mourir. Le désespoir est en raison des espérances, et celui n'avait pas d'autre issue que la tombe [...]
Raoul s'asphyxiait comme une simple couturière, au moyen d'un réchaud.

Victor Hugo dans *Les Misérables*. Livre deuxième (Eponine), I:

A force de sortir, note-t-il à propos de Marius, pour aller songer, il vient un jour où l'on sort pour aller se jeter à l'eau. L'excès de songe fait les Escousse et les Lebras.

Alexandre Dumas lui consacre le chapitre CCXVI de *Mes mémoires* (Préoriginale: *Le Mousquetaire*, n°5, 24 novembre 1853: "Pierre III d'Escousse", "Mort d'Escousse"), dans lequel il apporte des précisions nouvelles, grâce sans doute au témoignage tardif du comédien Charles-Hippolyte Dubois, dit Davesne, Davesnes ou Davenne, (Paris, 26 décembre 1800-29 juin 1874), qui avait interprété Don Juan de Lopez dans *Farruck le Maure*.

Théophile Gautier enfin, qui, dans *Avatar*, définit son héros par antithèse: «C'était donc un personnage tout uni, incapable de se jeter au glacier de Manfred ou d'allumer le fourneau d'Escousse.»

La légende, à mesure que le temps l'éloigne, se dégrade, tourne à la parodie. Ainsi Louis Reybaud dans le chapitre XV de la première partie de *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (Paulin, 1846), sous le titre "Suicide de Paturot, philosophe incompris" propose le suicide raté de son héros.

C'est le prélude à la seconde mort d'Escousse et Lebras, leur mort médiatique.

Annexe 1

Mme Adolphe Régnier, dite Mme Adophe, (c. 1797- Paris, c. 19 décembre 1837), comédienne dans les rôles légers, parfois distribuée dans le mélodrame, elle créa au théâtre de la Gaîté, dont elle avait été l'une des étoiles: *La Robe feuille-morte* (Palma, nièce de M. de Senanges), pièce en un acte, tirée des *Conseils à ma fille* par M. Bouilly, [de Dubois et Moreau de Comagny], 29 mai 1819; *L'Héritage de Jeannette* (Jeannette, cousine de Mad. Delval, paysanne), comédie-vaudeville en un acte de Dubois et Brazier, 7 août 1819; *Fanfan le Tulipe, ou En avant!* (Georgette, fille de Bellejambe, soldat invalide), vaudeville en un acte de Frédéric [Dupetit-Méré] et *** [J.-B. Dubois], 1er août 1820; *Les Epoux de 15 ans* (Gustave, neveu du major Derville, âgé de quinze ans et demi), comédie-vaudeville en un acte de Ch.-Paul de Kock, 16 août 1821; *Partie fine, ou le Mariage du marais* (Finette, servante de M. et Mme Bonichon), [comédie-vaudeville en un acte de Carmouche et de Courcy], 27 septembre 1821; *L'Ermite et la Pèlerine* (Isoline, femme de Florestan), vaudeville en un acte de Merle, Carmouche et de Courcy, 7 mai 1822; *La Barbe-Bleue*, folie-féerie en deux actes, précédée d'*Un coup de baguette* (Claire), de Frédéric [Dupetit-Méré] et Brazier, 24 mai 1823; *La Mauvaise langue de village* (Henriette, blanchisseuse mauvaise langue), comédie-vaudeville en un acte de Jouslin de La Salle et Alhoy, 15 mars 1825; *Le Chemin creux* (Marie, servante de Durand, maître de poste), mélodrame en trois actes, à grand spectacle, de Saint-Alme et Henry [Mourier et F. Dupetit-Méré], 22 novembre 1825; *Mac-Dowel* (Marianne, servante), drame en trois actes de Victor Ducange, 12 octobre 1826; *La Salle de police* (Tiennette, vivandière), tableau militaire vaudeville en un acte de Carmouche et Vander-Bruch, 4 novembre 1826, *Le Cousin de Faust*, folie-féerie en trois tableaux de Nicolas Flamelle; *Les Acteurs par hasard, ou la Comédie au jardin* (Louise, femme de chambre de Mme Sainville), comédie en un acte de Amédée et Décour [G. Tourret et Laffillard], 8 février 1827; *Antonia, ou Milan et Grenoble* (Petro, frère de lait d'Antonia, valet de ferme chez Germani), mélodrame en trois journées et prologue de Benjamin [Antier] et Ruben [Naigeon], 13 septembre 1827; *Quatre heures ou le Jour du supplice* (Mme Bertrand, aubergiste), mélodrame en trois actes de St-Amand [Lacoste] et Alexandre [Chapponier], 23 février 1828; *La Circulaire*, comédie en 1 acte de Belle et Jaquelin, 10 juin 1828; *Le Rabot et le cor de chasse, ou le Cousin et le voisin* (Patronet, au service de Laurent, pâtissier), comédie en un acte d'Etienne Arago et Anicet Bourgeois, 17 juin 1828; *La Peste de Marseille* (Marguerite, femme de Thomas, fermier de Monval), mélodrame historique en trois actes de R. C. Guilbert de Pixérécourt, en société avec Mme Marty et Laqueyrie, 2 août 1828; *Les Lanciers et les marchandes de modes* (Thérèse, Catalane au service de Madame Vesta, marchande de modes), pièce en un acte, mêlée de couplets de Benjamin [Antier], Théodore N[ézel] et Armand Ov[emay], 3 novembre 1828; *Desrues* (Jeannette, jeune cuisinière, soeur de Léonard), mélodrame en trois actes à spectacle de Léopold [Chandezon], St-Amand [Lacoste] et Jules Dulong, 20 décembre 1828; *Le Réveil du charbonnier*, 31 décembre 1828; *Le Prêteur sur gages* (Marguerite, femme de Gérard), drame en trois actes

d'Antony Béraud et de Saint-Georges, 18 juillet 1829; *Le Fils de Louison* (Adrienne, femme de charge de Berval), mélodrame en trois actes de Benjamin [Antier] et Alexis [Decomberousse], 19 décembre 1829 — à l'Odéon, dans la troupe dirigée par Harel: *Napoléon, ou Schoenbrunn et Sainte-Hélène* (Louise, servante de Walder), drame historique en deux parties et neuf tableaux, par MM. Ch. Dupeuty et Régnier, 20 octobre 1830; *Piffart Droideton*, imitation grivoise en trois actes, de *Richard Darlington*, précédé de *La Mansarde de la sage-femme*, prologue en un acte, par MM. Dumersan, Brazier et Saint-Hilaire, 31 décembre 1831, repris à la Porte-Saint-Martin le 17 avril 1832.

Elle appartient ensuite à la Porte-Saint-Martin, où elle créa *Martin le bigame; L'Incendiaire ou le Curé et l'archevêque* (Mme Caillet, loueuse de chaises), drame en trois actes de Benjamin [Antier] et Alexis [Decomberousse], 24 mars 1831; *Victorine ou la nuit porte conseil* (Elisa, couturière), drame en cinq actes mêlé de couplets de Dumersan, Gabriel et Dupeuty, 21 avril 1831; *La Veuve à deux maris* (Thérèse), comédie-vaudeville en un acte par Saint-Hilaire et Dupont, 2 juin 1831; *La Caricature ou le Croquis à la mode* (La Maréchale d'Ancre, Rosalba), vaudeville en sept pochades de Gabriel [de Lurieu], de Villeneuve et Charles [de Livry], 8 septembre 1831; *La Vieillesse de Stanislas* (Pierrette, servante), drame-vaudeville de Masson, Saint-Hilaire et Villeneuve, 11 novembre 1831; *La Salle d'Armes, ou le Chapeau accusateur*, vaudeville en un acte de Léon Lhérie et Barthélemy, 27 février 1832; *La Maîtresse et la femme*, comédie-vaudeville en deux actes de Laffitte et Augustin Lagrange, 22 avril 1832; *Dix ans de la vie d'une femme, ou les Mauvais conseils* (Créponne, jardinière, puis femme de chambre d'Adèle), drame en cinq actes et 9 tableaux de Scribe et Terrier, 17 mars 1832; *Un mariage corse* (Mme Dutrech), comédie-vaudeville en un acte de Lockroy, Auguste Arnould et N. Fournier, 26 mai 1832; *La Chambre ardente* (La Voisin), drame en cinq actes et neuf tableaux par Mélesville et Bayard, 4 août 1832; *Périmet Leclerc ou Paris en 1418* (Mme Bourdichon), drame historique en 5 actes par Anicet Bourgeois et Lockroy, 3 novembre 1832; *Bergami, ou la Reine d'Angleterre* (Une marchande de poissons), drame en cinq actes et six tableaux, par Fontan, Dupeuty et Maurice Alhoy, 27 juin 1833.

A-t-elle tenu ensuite un cabinet littéraire? Mme Adolphe, boulevard Poissonnière, 44 (*Almanach du commerce*, 1834).

Sa fille, Louise Hippolyte Adolphe Régnier, dite Mlle Adolphe, comédienne, elle aussi, à la Porte-Saint-Martin où elle créa *La Berline de l'émigré* (Cécile, fille du marquis de Savigny), drame en cinq actes de Mélesville [Duveyrier], Hestienne et [Baudoin d'Aubigny], 27 juillet 1835; *Don Juan de Marana* (Thérésina), drame en cinq actes d'A. Dumas, 30 avril 1836; *La Duchesse de La Vaulabière* (Julie, fille de Raymond), drame en cinq actes et prologue de Balisson de Rougemont, 25 juin 1836; *Le Riche et le Pauvre* (Louise), drame en cinq actes et six tableaux d'Emile Souvestre, 1er février 1837; *Eulalie Granger* (Eulalie), drame en cinq actes de Balisson de Rougemont, mai 1837, mourut le 27 juin 1837: Mélingue prenant la parole sur sa tombe; une représentation à bénéfice de sa

mère, à la santé compromise (elle subit le 6 août une dix-septième ponction) fut donnée à l'Opéra-Comique le 5 septembre. *Le Courier des théâtres* du 21 décembre 1837 annonce sa mort: « Mme Adolphe, l'ex-actrice du théâtre de la Porte-Saint-Martin, est morte. Elle a été inhumée hier. Ainsi elle n'a pas fait attendre longtemps sa fille! Une hydropisie générale a enlevé Mme Adolphe à l'âge de 40 ans. C'était une bonne personne et une actrice fort intelligente.» *Domiciles (Almanach du commerce)*: 80, rue des Fossés-du-Temple (1831); 4, rue de la Grange-aux-Belles (1832).

Annex 2

Correspondance retrouvée

Victor Escousse

1. A Pierre-Jean de Béranger

[Paris, 25 ou 26 juin 1831]

[...] Je me souviens de ce que vous m'avez dit; ne craignez rien. Mon triomphe ne m'a pas enivré. J'en ai été étourdi tout au plus cinq minutes [...]

Fragment publié in *Oeuvres complètes de P.-J. de Béranger*, édition unique, revue par l'auteur, ornée de 161 dessins inédits et de vignettes nombreuses, etc... Paris, Perrotin, 1834, t. IV, p. 105-107.

2. A Charles Lemesle¹

22 septembre 1831

Attestée in *L'Amateur d'autographes*, n°86, 16 juillet 1865 [1 p. in-8° —Prix: 18 F. 50 ; n°171, Laverdet, 1852) .

¹ Charles Bernard Séverin Lemesle, né à Rambouillet, le 23 fructidor an II/ 9 septembre 1794, fils de Claude Mathurin Bernard Lemesle et Séverine Rosalie Dessonneux, était employé par l'éditeur Werdet pour la mise au point des manuscrits que celui-ci publiait (Balzac l'avait surnommé "Mon Boileau"); il s'était lancé dans l'édition et avait publié, en 1831, *Charles VII chez ses grands vassaux* d'Alexandre Dumas [Publications de Charles Lemesle. Se vend chez Veuve Charles Bechet, Werdet, Lecointe et Pougin, Riga, Barba]. Il a écrit quelques ouvrages: *Apologie du chat* (1823), *Proverbes dramatiques* (Mongie aîné, 1832), *Misophilanthropopanuopies* (Mme Charles Béchet, 1833; devenu *Tablettes d'un sceptique*, Bohaire, 1841). Il demeurait, 2 place de l'Odéon, au-dessus du café Risbec.

3. Au rédacteur de *L'Entr'acte*.

A Monsieur le Rédacteur de *L'Entr'acte*.

Monsieur,

Je réclame de votre complaisance, l'insertion de cette lettre, dans un de vos prochains numéros.

La Comédie-Française étant sur le point de jouer un drame en cinq actes, dont je suis l'auteur, ayant pour titre *Pierre III*, et dans lequel la célèbre Catherine joue un rôle principal, je me hâte de me prémunir contre toute accusation d'imitation des Catherine II, qu'on a représentées sur divers théâtres².

De plus, je ne crains pas de dire que mon drame étant achevé depuis près de deux ans, l'idée première de ce sujet doit m'appartenir; on ne m'accusera donc pas non plus d'avoir emprunté cette idée aux affiches de l'Odéon et du Vaudeville.

Ce fait étant constant, me voilà lavé d'avance de tout reproche d'imitation. Je fais seulement la réflexion, que ces sortes de mines précieuses à exploiter, mises dans un cadre historique de cinq actes, accompagnées d'une mise en scène importante, doivent nécessairement n'arriver qu'à une représentation tardive, tandis que ce même sujet, d'une exécution plus facile et plus légère, atteindra plus vite le but; la représentation, tout en étant peut-être parti plus tard du point commun: la lecture.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre serviteur,

l'auteur de *Pierre III*.

L'Entr'acte, 14 octobre 1831.

4. A Charles Lemesle

Monsieur monsieur Lemesle mes répétitions vont bien aux Français, je passerai dans 15 jours ou trois semaines, si vous avez toujours l'intention de me publier à l'avance j'irai vous voir à cet effet.

Tâchez de me donner un peu d'argent vous savez qu'il y a longtemps que nous avons parlé de cela.

² *Catherine II*, comédie en trois actes et en prose, par MM. Lockroy et Arnould, représenté sur le théâtre royal de l'Odéon le 29 septembre 1831; *Catherine II ou l'Impératrice et le Cosaque*, pièce en deux actes, à spectacle, par MM. Théodore N[ézel] et Simonin, représenté sur le théâtre de l'Ambigu-Comique le 8 octobre 1831.

Je vous serais obligé

Votre serviteur

Victor Escousse

31 octobre 1831

[suscription:] M. Monsieur

Ch. Lemesle

Rue de l'Odéon

Bibliothèque de la Comédie-Française, dossier Escousse.

5. A [Jean Alexandre Rémy] Couder³

2 novembre 1831

Attestée in *L'Amateur d'autographes*, n°86, 16 juillet 1865 [1 p. in-8°].

6. A René Périn⁴.

M. Taylor, qui m'envoie près de vous, m'assure que vous ne voudrez pas décourager un jeune homme par une sévérité excessive. Si vous convenez comme les autres journaux que mes défauts sont de mon âge, laissez-moi grandir, et je me dépouillerai de mes défauts.

2 décembre 1831.

Fragment reconstitué d'après *L'Amateur d'autographes*, n° 86, 16 juillet 1865: "L.a.s. à René Perrin; 2 décembre 1831, 1 p. in-8°, 2 fr. 50 [n°285, Rey, 1853. Il le prie de ne pas le décourager en critiquant trop sèverement son second ouvrage [*Pierre III*]; "Si vous convenez comme les autres journaux que me que mes défauts sont de mon âge, laissez-moi grandir, et je me dépouillerai de mes défauts."

³ Le destinataire pourrait être Jean Alexandre Rémy Couder (Paris, 16 avril 1808-1879) qui, élève de Gros, débute au Salon de 1833: à ce moment de sa carrière, il se livrait à des travaux de gravure et la lettre pourrait se rapporter à l'illustration de l'édition projetée de *Pierre III*.

⁴ René Périn (Paris, 1776-1858) a collaboré entre autres au *Moniteur universel* et à *La Gazette de France*.

7. Au *Globe*, journal de la religion saint-simonienne¹.

[Paris, 5 décembre 1831]

J'éprouve un sensible plaisir dans mon isolement, à voir que votre journal n'ait pas eu de méchantes épigrammes pour un jeune homme à peine âgé de vingt ans, mais qu'il lui ait donné de salutaires conseils.

Fragment reproduit dans *Le Globe*, 19 février 1832.

1. *Le Globe* avait été racheté par les disciples de SAINT-SIMON en novembre 1830 et était dirigé par Michel Chevalier. Il portait le sous-titre *journal de la religion saint-simonienne*, depuis le 22 août 1831.

8. A Prosper Enfantin⁵

[Paris, 5 décembre 1831]⁶

Monsieur — j'ai entendu dire que votre secte avait mission d'encourager, de protéger toutes les classes. Les hommes d'art ne sont pas exclus de cette protection paternelle, voilà qui est beau et me fait sourire, moi qui adore l'art et qui suis à la veille d'y renoncer grâce à ma pauvreté, grâce à l'acrimonie des journaux, à la haine et la vengeance de quelques hommes qui m'enlèvent ma seule ressource en forçant pour ainsi dire le Théâtre-Français de ne plus jouer ma pièce. C'est la vérité.

On m'apporte aujourd'hui *Le Globe* qui parle de *Pierre III*. Merci à vous dont la bienveillance adoucit un peu le fiel qui est dans mon cœur.

Je suis sincère, la douceur de vos paroles, votre jugement sans passion (puisque vous ne me connaissez pas) ont produit sur moi plus que toutes les prédications du monde auxquelles je ne comprends pas grand chose.

⁵ Barthélemy Prosper Enfantin (Paris, 8 février 1796-31 août 1864), polytechnicien démissionnaire (juin 1814), se lia avec Saint-Simon et ses disciples (1823 appartenant au groupe qui publia *Le Producteur* (1er octobre 1825-12 décembre 1826). Il donna des conférences philosophiques au 6, rue Monsigny qui eurent un grand succès. Nommé Père suprême avec Bazard, il se sépara, donnant aux Saint-Simoniens un caractère religieux. Il s'intitula «la loi vivante», «le messie» de la république nouvelle et fonda une communauté modèle à Ménilmontant, avec quarante disciplines. Traduit avec eux devant la cour d'assises, condamné à un an de prison, gracié, il partit pour l'Égypte afin d'y trouver la femme-messie, la Mère. Il revint en France sans l'avoir découverte. Il se consacra ensuite à des entreprises industrielles, préparant entre autres la fusion de lignes de chemin de fer qui donna naissance au Paris-Lyon-Marseille, dont il demeura l'un des administrateurs.

⁶ La date proposée par la copie, 30 juin 1831, ne saurait convenir.

J'ai été tenté de me faire St-Simonien. Je me suis dit: les seuls hommes qui n' épuisent pas leur amertume contre un pauvre poète de dix-huit ans, qui le consolent et l'encouragent, qui rafraîchissent son âme aigrie déjà et désespérée... Ces hommes, dis-je, sont plus vertueux que les autres, ils méritent mes respects et ma reconnaissance.

Recevez donc mes respects et ma reconnaissance, ô vous qui me traitez en ami. Croyez que si ma voix est haute un jour, cette voix s'élèvera contre quiconque accuserait les premiers pères st-simonistes. Je dirai: ces hommes furent amis des hommes; au lieu des les abattre quand ils étaient faibles, ils les soutenaient de leur main.

Allez, Monsieur, si votre doctrine est pure, si vos principes sont forts, vous triompherez; d'ailleurs, la persécution et l'intolérance recrutent pour vous.

Pour mon compte en rentrant dans l'obscurité dont j'étais sorti trop tôt, je garde de vous un gage touchant d'indulgence qui rendra ma retraite forcée moins poignante et ma philosophie moins pénible.

Agréez ma sincère amitié.

Victor Escousse.

A Mr Enfantin.

Copie provenant de l'ancienne collection Marsan, in *Bibliothèque romantique. Collection Joseph, Antoine et Pierre Dumas*, vente des 9 et 10 novembre 1998, n° 677, 5.

9. A Paul Bocage

L'échec de *Pierre III* m'a fait rentrer en moi-même [...]

Si enfin, je dépouille forcément ma brillante robe d'illusions, je me félicite d'avoir conservé ma chemise philosophique...

Paris, 13 décembre 1831.

Fragment d'une lettre de 3 p. in-8, reproduit in "Autographes d'Escousse et de Lebras", *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, XXIII, 10 décembre 1877, 718.

10. A Achille Rousseau⁷.

Monsieur

Je vous demande pardon de la peine que vous vous êtes donnée en venant plusieurs fois chez moi, d'autant que votre zèle pour ma conversion ne serait peut-être payé d'aucune compensation.

J'ai la ferme idée qu'il ne faut embrasser une doctrine que lorsque l'on a les moyens physiques et moraux de la propager de la faire servir au plus grand bien de l'espèce. En vérité que peut vous promettre un pauvre poète? sa bourse? Elle est vide. Sa muse? Elle peut à peine le vêtir en hyvert, Votre doctrine réduite à sa plus simple expression dégagée de phrases et de mysticité est pure je le crois, c'est ma pensée, mais que prechez-vous dans un siècle où le découragement est poussé jusqu'au désespoir?

Je m'excuse en rougissant, monsieur, de ne pas embrasser avec plus de reconnaissance la faculté que vous m'offrez de m'instruire. Je suis préoccupé de trop de détails, tourmenté de trop de besoins pour vous prêter une oreille pure et recueillie, et d'ailleurs, je le répète, je voudrais être utile au culte auquel je me vouerais, non à demi. Pardonnez la pensée ambitieuse d'un petit poète qui voudrait être beaucoup ou rien.

Si cet aveu ne décourage pas votre zèle desintéressé, monsieur, je serais honoré et charmé de cultiver avec vous des rapports d'estime et d'amitié.

Je suis chez moi tous les matins jusqu'à dix heures. Soyez y l'heureux venu.

Toujours votre reconnaissant

Victor Escousse

23 décembre 1831

⁷ M. René Achille Rousseau (Saint-Georges-des-Sept-Voies, Maine-et-Loire, 4 mars 1805-Martigné-Briand, Maine-et-Loire, 13 août 1857), fils de René Rousseau, maire de Saint-Georges et novateur en matière d'agriculture, reçut une éducation inspirée de son homonyme Jean-Jacques. Venu à Paris pour achever des études commencées à Angers, il rallia, après avoir donné des vers [*Début poétique*, Paris, les marchands de nouveautés, 1828, in-12 de 36 p.], le saint-simonisme. En 1832, après des voyages en Allemagne et en Italie, il adhéra pleinement à la doctrine d'Enfantin, se cloîtrant à Ménilmontant et adoptant le costume des apôtres qu'il portera pendant toute sa vie; en août, il partit sur les routes de France et d'Allemagne afin de répandre le nouvel évangile par l'exemple, par la parole et par les chants comme "Je ne veux plus être exploité" et "Peuple fier! peuple fort!" [Paris, imp. de Carpentier-Méricourt], sur des airs composés par Félicien David. On lui attribue également *Explication de la religion saint-simonienne*, 12 p., imprimée à Nantes, chez V. Marque en 1833. Il ne cessa sa vie errante que vers 1850, revenant au domaine paternel du Prieuré qu'il géra jusqu'à sa mort, le légua à sa nièce, la comtesse Decaen, fervente saint-simonienne elle-même.

Reproduite par Anatole France, "Escousse, Victor (1813-1832)", in *L'Amateur d'autographes*, n°194, 16 janvier 1870, p. 121-123. Elle avait été signalée dans *L'Amateur d'autographes*, n°86, 16 juillet 1865: L.a.s. à M. Rousseau; 23 décembre 1831, 1 p. in-8°, cachet, 5 fr. [n°253, Laverdet, 1851].

11. A Alphonse Brot.

Paris, 7 janvier 1832

Mentionnée dans *L'Amateur d'autographes*, n°86, 16 juillet 1865, 1 p. in-18. Elle est sans doute relative à la collaboration des deux écrivains.

12. A la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques*.

[Paris, c. 15 février 1832]

D'après le *Registre des délibérations. Commission de MM. les auteurs*, Séance du 17 février 1833, p. 213-215: "Au moment où le président s'apprête à donner lecture d'une lettre de M. Victor Escousse, M. Fontan fait part à la Commission du cruel événement qui s'est passé dans la nuit des 16 et 17. Mr Escousse et son ami, Mr Lebras, ont mis fin à leur vie par un suicide. La Commission en apprenant ce malheur vote une somme de 200 f. qui sera versée au père de Mr Escousse pour subvenir aux frais d'inhumation de son fils. Il est décidé que cette somme sera portée à 300 f. si la famille de Mr Lebras ne se charge pas de l'inhumation. Mr Dupeuty est chargé d'offrir immédiatement ces secours à Mr Escousse.

...

Mr Dupeuty de retour de chez Mr Escousse fait part à la commission de ses remerciements pour le secours qu'elle lui a offert et qu'il accepte".

...

Séance du mardi 21 février.

Lecture est donnée d'une lettre de Mr Escousse père qui remercie la Commission de l'intérêt qu'elle lui a témoigné à l'occasion de la mort malheureuse de Victor Escousse, son fils".

Cf. aussi *Le Temps*, 19 février 1832: "La commission dramatique, instituée dans l'intérêt des hommes de lettres nécessaires, avait voté une somme de 300 fr. qui allait être accordée, à titre de secours et sur la demande

qu'il en avait formée, à l'un des deux jeunes infortunés. Ladite commission vient de décider que l'association ferait les frais du convoi”.

13. A Alexandre Dumas

[Paris, 16 février 1832]

Attestée in *Le Courrier des théâtres*, 18 février 1832: «il écrivit deux lettres, l'une à M. Alexandre Dumas, pour le prier d'achever son drame de *Faublas*, l'autre à Lebras...»

14. A Pierre Jean de Béranger

[Paris, 16 février 1832]

[...] Vous m'avez connu, Béranger; Dieu me permettra-t-il de voir du coin de l'oeil la place qu'il vous réserve là-haut ?

Fragment publié in *Oeuvres complètes de P.-J. de Béranger*, édition unique, revue par l'auteur, ornée de 161 dessins inédits et de vignettes nombreuses, etc... Paris, Perrotin, 1834, t. IV, p. 105-107 —Lettre attestée par Antoine Fontaney, in *Journal intime*. Introduction et notes par René Jasinski, B bibliothèque romantique, Les Presses Françaises, 1925, p. 119 (18 février 1832): Béranger a reçu “une lettre de ce pauvre Victor Escousse qui vient de s'asphyxier avec un autre enfant, nommé Lebras, après la chute de leurs dernières pièces.”

15. A Auguste Lebras

[Paris, 16 février 1832]

Je t'attends à onze heures et demie. Le rideau sera levé. Arrive afin que nous précipitions le dénouement.

Reproduite dans *Le Courrier des théâtres*, 18 février 1832: «... l'autre à Lebras, son ami, sur l'esprit duquel il exerçait une très grande influence et qui avait été son collaborateur pour le mélodrame intitulé *Raymond*. Voici cette dernière lettre»

16. Aux journaux

[Paris, 16 février 1832]

Je désire que les journaux qui annonceront ma mort, ajoutent cette déclaration à leur article:

Escousse s'est tué, parce qu'il ne sentait pas sa place ici, parce que la force lui manquait à chaque pas qu'il faisait en avant ou en arrière, parce que l'amour de la gloire ne dominait pas assez son âme, si âme il y a. Je désire que l'épigraphe de mon livre soit:

Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé!
Comme un fantôme solitaire
Inaperçu j'aurai passé.
Adieu, palmes immortelles,
Vrai songe d'une âme de feu:
L'air manquait. J'ai fermé les ailes...
Adieu!⁸

Lettre reproduite par les journaux les 18, 19 ou 20 février 1832.

17. Louis Escousse aux rédacteurs du *Messageur des Chambres*.

Monsieur Escousse père prie MM. les rédacteurs du *Messageur* de vouloir bien insérer dans le journal de ce soir, que le convoi de M. Victor Escousse, son fils, se fera dimanche 19, à huit heures et demie du matin, à l'église catholique française, faubourg Saint-Martin, n°59; invitant les personnes qui s'intéressent à lui, et qui auraient pu être oubliées dans les premiers moments de trouble, de vouloir bien y assister.

Ce 18 février 1832.

Publ., *Messageur des Chambres*, 19 février 1832.

Auguste Lebras

1. Au directeur du *Mercure de France* [Paul Lacroix ou Amédée Pichot]⁹

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser un extrait que je vous prie de vouloir bien insérer dans le *Mercure de France*...

Ayez la bonté de me répondre si cela est possible sans ce moment...

⁸ Escousse recopie la troisième strophe du poème "Mon chant funèbre" qui avait été imprimé à la fin de l'année 1830 dans l'*Almanach des Muses Pour l'Année 1831*, 67^e année. Paris, chez Audin, Libraire, Quai des Augustins, n° 25, p. 238-239.

⁹ Le *Mercure de France* fut dirigé par Amédée Pichot et Paul Lacroix de novembre 1829 à la fin de 1831, date à laquelle leur succéda B. de Léon. Nous n'avons retrouvé aucun extrait d'A. Lebras dans *Le Mercure* de cette période.

Agrez les sentiments de parfaite considération

avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

Auguste Lebras

rue de la Bibliothèque n°10¹⁰.

16 avril 1831

[suscption:] Monsieur

Monsieur le Directeur du *Mercur de France*.

2. A X...

Attestée in *L'Amateur d'autographes*, n°86, 16 juillet 1865, L.a.s., s.l.n.d.

[69 fr.; n°218, Hervey, 1857].

3. Au docteur Jean-Baptiste Sarlandière

[Paris, 16 février 1832]

Mon bon monsieur Sarlandière,

Merci, merci, de l'intérêt que vous m'avez porté; merci de vos soins affectueux... Vous le savez, le travail a détruit en moi la sève de la vie; elle est trop lourde pour moi, et je m'en débarrasse! Ne croyez pas que ce soit folie ou délire ou délire; non, j'ai toute ma raison, mais je ne puis vivre: depuis deux mois je ne vis plus, je végète dans ce monde, dont je ne fais plus pour ainsi dire partie, car je le vois à travers un voile... Adieu pour toujours... Oh! seulement une grâce: j'ai un père, une mère, une famille, et eux seuls, comme je vous l'ai dit, m'ont retenu quelques jours de plus sur la terre; ma mort les frappera, les anéantira, s'ils l'apprennent subitement. Oh! par grâce, préparez-les à en apprendre la nouvelle; écrivez-leur que je suis malade, mais tranquillisez-les pourtant en leur disant que vous me portez des soins; qu'ils

¹⁰ La rue de la Bibliothèque reliait la place de l'Oratoire à la rue Saint-Honoré: c'était l'ancienne rue Champ-Fleuri, célèbre rue à "bourdeaux" qui prit le nom de Bibliothèque en 1806, parce qu'il avait été prévu en 1801 d'installer l'ancienne bibliothèque royale au Louvre. Le passage Washington, ex-passage du Tourniquet, la reliait à la rue du Chantre.

ne viennent pas à Paris; ensuite vous leur ferez passer une lettre quand vous le jugerez à propos, et puis vous leur annoncerez ma mort.

Adieu, ô vous le plus humain des hommes... Adieu. Je joins à cette lettre mes derniers désirs... je n'ose pas dire volontés... Adieu! chaque ligne que je trace m'épuise.

Auguste Lebras

16 février, dix heures du soir, chez Victor Escousse qui meurt avec moi.

Veuillez lire la lettre que j'adresse à mon père, afin de juger quand il sera convenable de la lui faire passer.

4. A M. et Mme Jean-Marie Lebras.

[Paris, 16 février 1832]

Mon bien cher père et ma bonne mère,

Je vous trace ces lignes sur le lit de la mort. Une maladie cruelle, causée par un trop grand travail, a miné mes forces... Je vais mourir... De grâce, pensez quelquefois à votre pauvre Auguste, qui vous attend dans un monde meilleur... Oh! si maintenant la santé m'était offerte, je la refuserais; car j'envisage la tombe comme un bien. L'existence m'est à charge... Cette lettre vous parviendra par M. le docteur Sarlandière, à qui je dois tout... C'est lui qui m'a soigné avec autant d'affection que si j'étais son fils... Je meurs, et pourtant ne me pleurez pas, je vous en conjure, ne me regrettez pas, car mon sort doit exciter plus d'envie que de pitié... Ceux-là seuls sont à plaindre qui se ruent dans la tourbe du monde.

Adieu... adieu... Mille baisers

Auguste Lebras

Mes frères, mes soeurs, recevez aussi le dernier adieu de votre frère. Il s'endort pour l'éternité... Priez pour lui, mais ne le plaignez pas...

Auguste Lebras.

5. Lettre de Me Jouhaud aîné à Société des auteurs et compositeurs dramatiques.

Je soussigné, conseil de Me Lebras, avoué à Lorient (lequel a été mon secrétaire) déclare que, sur la réclamation qu'il voulait faire comme héritier présomptif de Mr Lebras son frère, homme de lettres décédé à Paris, touchant une pièce de théâtre intitulée d'abord *La Prima Donna* puis *Georges*.

J'ai conseillé à Mr Lebras de ne pas s'occuper de cette affaire, à raison de laquelle M. Maréchal a formé de justes pétitions dont la valeur excède tout ce qui a pu ou pourrait encore rentrer du produit de la représentation de cette pièce.

Me Lebras a approuvé mon avis et ne fera pas les frais inutiles d'une acceptation bénéficiaire.

Paris, le 22 juin 1833

Jouhaud aîné

avocat à la cour royale de Paris.

Aut., Société des auteurs et compositeurs dramatiques, Bibliothèque: Théâtres de Paris, avril 1832 à mars 1833.

Bibliographie

Sources manuscrites:

Archives de la Seine, série V 2E (état-civil reconstitué), Archevêché (registres des baptêmes), série (cadastre, 1852).

Archives départementales du Morbihan, Vannes: R. 2096 Z (“Comment naquit le collège de Lorient. De sa fondation à 1831”, dactylographié); acte de baptême de Jean-Julien Loher (Queven); actes de naissance de Angélique-Hyacinthe Loher et de Jean-Pierre-Marie Loher (Baud).

Archives Nationales, série F21 (Dossier du Palais-Royal).

Bibliothèque de la Comédie-Française, dossier Victor Escousse, L.a.s. à Ch. Lemesle, 31 octobre 1831 [seule pièce du dossier]; Répertoire quotidien et distribution des rôles (1er avril 1831-31 mai 1832); Matériel de décoration de 1806 à 1839, f. 125-126; Journalier, 1831-1832.

Collection de l’auteur, L.a.s. de Lebras au directeur du *Mercur de France*.

Mairie, état-civil, de Charenton-le-Pont (acte de décès de Louis-Antoine Escousse), Hennebont (acte de mariage de Jean-Marie Lebras et d’Angélique-Hyacinthe Loher, acte de décès de Jean-Julien Loher), Les Epesses (acte de naissance de Gustave-Pierre Mocquereau), Lorient (actes de naissance de Jean-Marie-François Lebras, Angélique-Louise-Françoise Lebras, Louise-Angélique Lebras, Marie-Françoise Lebras, Jean-Julien-Hyacinthe Lebras, Claude-Marie-Napoléon Lebras, Louis-Pierre-Auguste Lebras, Léonie-Félicie Lebras, Coelina-Marie-Pauline-Angélique Lebras et Anne-Marie-Eveline Ledault; actes de mariage de Louise-Angélique Lebras, Léonie-Félicie Lebras et Anne-Adèle Fruchard; actes de décès de Marie-François Lebras, Angélique-Louise-Françoise Lebras, Jean-Julien-Hyacinthe Lebras, Jeanne-Perrine Rio, Théodore-Yves-Marie Gilbert, Jean-Pierre-Marie Loher); Nantes (acte de décès de Jean-Marie Lebras, acte de mariage de Claude-Marie-Napoléon et de Coelina-Marie-Pauline-Angélique Le Bras, acte de naissance de Léon-Marie Le Bras), Pau (acte de décès de Léon Lebras), Rambouillet (acte de naissance de Charles Lemesle), Saint-Philbert-Grand-Lieu (acte de décès de Angélique-Hyacinthe Loher).

Paroisse Saint-Louis, Lorient (acte de baptême d’Auguste Lebras).

Paroisse Saint-Roch, Paris, registres des baptêmes de Louise et Hippolyte Escousse.

Société des auteurs et compositeurs dramatiques, Bibliothèque: Commission de MM. les auteurs. Registre des délibérations, p. 213-215; Registre de la Porte-Saint-Martin, 1827 à 1850; Théâtres de Paris, avril 1832 à mars 1833 [l.a.s. de Jouhaud, avocat de H. Lebras à la Société].

Sources imprimées:

1. Oeuvres d'Escousse et de Lebras:

Victor Escousse, dit Lasere:

La Chambre, in A. Dumas *Mes Mémoires*, ch. CCXVI, *op. cit. infra*.

Mon chant Funèbre, in *Almanach des Muses Pour l'Année 1831*, 67e année. Paris, chez Audin, Libraire, Quai des Augustins, n°25, p. 238-239 [enregistrement dans la *Bibliographie de la France*: n°50, samedi 11 décembre 1830], 4 strophes de huit vers [la deuxième strophe, sous le titre: *Adieux à la vie* avant de s'asphyxier avec son ami Lebras le jeudi 18 février 1832, est imprimé dans *Le Chansonnier des Grâces pour 1833*, avec les airs nouveaux gravés, Paris, chez F. Louis, Libraire-Editeur, rue de l'Eperon, n°5, p. 268.

Farruck le Maure, drame en trois actes, en vers, par Victor Escousse, musique de M. Alexandre Piccini, Théâtre de la Porte-Saint-Martin, 25 juin 1831. Distribution: MM. Don Alphonse, seigneur portugais (Jemma), Don Juan de Lopez, idem (Davesne), Don Fernand, idem (Héret), Don Carlos, idem (Edouard), Don Rodrigue, idem (Sevrin), Farruck le Maure (Bocage), Félix, vassal (Vissot), Miguel, idem (Monval), Francisco, idem (Ernest), Dona Isabelle, soeur de Don Juan (Mme Zélie-Paul), Marie, fille de Farruck (Mlle Aubé), seigneurs, valets, vassaux, suivantes d'Isabelle (8° Yth 66 22). Ed.: A Paris, chez Bernard, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin et chez Barba [In-8° de 4 feuilles, impr. de Dezauche à Paris]. *Bibliographie de la France*, 9 juillet 1831. Représentations (Escousse reçoit chaque soir 48 f. de billets de juin à septembre; 36 fr. ensuite) —Juin (5: 240 fr.): 25 (*Les Dix Francs de Jeannette*); 27, 28, 29, (*Les Deux ménages*); 30 (*Victorine ou la nuit porte conseil*). Juillet (16: 768 f.): 1er (*Les Deux ménages*); 4, 5, 6, 7 (*Encore un préjugé*); 8 (*La Veuve a deux maris*; *Les Deux ménages*); 9, 11, 13 (*Encore un préjugé*); 17 (*Le Voyage à Dieppe*); 18 (*Encore un préjugé*); 20 (*Encore un préjugé*; *Les Deux Ménages*); 21, 22, 24 (*Encore un préjugé*; *Le Voyage à Dieppe*); 31 (*Napoléon. Schoenbrunn et Sainte-Hélène*) —Août (2: 96 f.): 14 (*Napoléon. Schoenbrunn et Sainte-Hélène*), Farruck le Maure (Walter); 22 (*La Caricature*; *Napoléon. Schoenbrunn et Sainte-Hélène*); 27 (*Les Victimes cloîtrées*; *La Première Affaire*) —septembre (2: 96 f.): 22, 27 - Octobre (6: 216 f.): 9, 11 (en remplacement de *Marion Delorme*), 12 (*La Jardinière de l'Orangerie*; *Le Serment du Jeu de Paume*; *La Caricature*); 22 (*Le Chiffonnier*; *Le Jeune Werther*); 30 (*La Jardinière de l'Orangerie*; *Les Frères féroces*; *Les Meuniers*) —Novembre (7: 252 f.): 8 (*La Jardinière de l'Orangerie*; *Les Frères féroces*; *Les Petites Danaïdes*); 12, 18 (*La Vieillesse de Stanislas*; *Les Petites Danaïdes*); 24 (*La Caricature*; *Victorine ou la nuit porte conseil*), 30 —Décembre (2: 72 f.): 3, 6 (*La*

Caricature ; Les Victimes cloîtrées) —février 1832 (3: 108 f.+1) : 3 (Antony, Odéon), 10, 22, 28 (en tout, 1, 840 f.).

Pierre III, drame en cinq actes en vers, Théâtre-Français, 28 novembre 1831. Distribution: Pierre III (Beauvallet), Worontzof (Colson), Orlof (Marius), Alexis (Geffroy), Munich (Monlaur), Soltikof (Mirecour), Panin (Albert), le gouverneur (Dumilâtre), Petrovich (Guiaud), un soldat (Régnier), Catherine (Mme Valmonzey), la comtesse (Mlle Charton), Ivan (Mme Menjaud). Quatre représentations: 28 novembre; 30 novembre (+ *Les Préventions*); 1er décembre (+*La Famille Lusigny*), 2 décembre (+*Dominique*), 5 décembre (+*Les Trois Quartiers*). Reçu à l'unanimité à la Comédie-Française le 22 août 1831.

Raymond, Gaîté, 24 janvier 1832, drame en trois actes, Quoy, libraire-éditeur, au Magasin général des Pièces de théâtre, 1832 .

Faublas, drame en 5 actes et en vers, inédit.

L'Expiation, en collaboration avec Alphonse Brot, inédit.

Auguste Lebras

Les Trois Règnes, Poème suivi de *Un mot à Béranger*, par M. Auguste Lebras, chez les Marchands de Nouveautés, 1829. Prix, 1 fr. 50 [Impr. de Goetschy, rue Louis-le-Grand], 15 p. : Règne de la Liberté. Règne de l'Homme. Un mot à Béranger. [in-8°, d'une feuille]. *Bibliographie de la France*, 8 août 1829.

Les Armoricaines, par A. Lebras. Paris, Bréauté, Libraire, passage Choiseul, 1830, 140 p. [in-8°, de 4 feuilles, impr. de Demonville, rue Christine n°2, 4 fr.]: A ma mère. Première Armoricaine. *Irma*; p. 1-18; Au général La Fayette. Seconde Armoricaine. *La Rançon du chevalier, ou le coeur d'un Breton*, p. 19-34; A mon frère Hyacinthe. Troisième Armoricaine. *Le convoi de Du Guesclin*, p. 35-43; A ma soeur Fanny. Quatrième Armoricaine. *La Tour d'Elvin*, p. 45-62; A M. Ligier. Cinquième Armoricaine. *Méditations sur les ruines de Succinio*, p. 63-75; A ma soeur Léonie. Sixième Armoricaine. *Le Jeune Barde*, p. 77-88; A M. le Dr Thibault. Septième Armoricaine. *La Chanteuse du lac de Landelorn*, p. 89-104; A mon frère Napoléon. Huitième Armoricaine. *Bisson*, p. 105-116; A M***. Neuvième Armoricaine. *Le Farfadet*, p. 117-121; A mon père. Dixième Armoricaine. *Jeanne de Montfort*, p. 123-136; *Elle a seize ans*, p. 137-138; *Hélène*, p. 139-140. *Bibliographie de la France*, 6 mars 1830. Bibliothèque municipale de Rennes, 76 523.

Trois Jours du peuple, par M. Auguste Lebras, A Paris, chez tous les marchands de Nouveautés, 1830, 8 p. [in-8°, d'une demi-feuille, impr. de Demonville]. *Bibliographie de la France*, 28 août 1830. B. N., Ye 46024.

Raymond, Gaîté, 24 janvier 1832, drame en trois actes, Quoy, libraire-éditeur, au Magasin général des Pièces de théâtre, 1832 [Personnages: Bernard, armateur (Marty), Raymond, son neveu (Adrien), Paul (Saint-Firmin), Laurent, vieux marin (Dubois), Louise, fille de Bernard (Eugénie Sauvage)]. 9 représentations. Janvier: 25 (*Le Paysan picard*), 27 (*Le Paysan picard*, *Robert -le-Bossu*, vaudeville en un acte), 28 (*Robert -le-Bossu*, *Le Chien de Montargis*, mélodrame), 30 (*Les Maîtresses filles*, *Il y a seize ans*, mélodrame). Février: 2 (*Robert -le-Bossu*, *Il y a seize ans*), 3 (*Les Maîtresses filles*, *Polder*, mélodrame), 4 (*Robert -le-Bossu*, *Il y a seize ans*), 6 (*Robert -le-Bossu*, *Il y a seize ans*), 7 (*Robert -le-Bossu*, *Il y a seize ans*), 10 (*Robert -le-Bossu*, *Polder*).

Georges ou le criminel par amour, drame en trois actes, par feu Lebras et M. Frédéric Gaillardet, auteur de *Struensée* et de *La Tour de Nesle* [et Maréchal]. Représenté pour la première fois sur le théâtre de la Gaîté, le 19 mai 1833. Distribution: Georges, homme du peuple (Jemma), Geronimo Sforzi, noble vénitien (Marty), Antonio, son fils (Maillard), Philippe, domestique de Laura (Théodore), Laura (cantatrice italienne (Mlle Estelle), Anna, sa soeur (Mlle Eug. Sauvage), Suzette, au service de Laura (Laurence), La signora Tavelli, mère de Laura et d'Anna (Chéza), un hotellier à Venise. Paris, Barba, Libraire au Palais-Royal, 1833.

Représentations: 25, 26, 27, 29, 30 avril; 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 mai; 23, 25, 27 juin; 14 juillet; 11 août.

2. Journaux et revues:

Le Cabinet de Lectures, 24 février 1832 [témoignage de Régnier Destourbet, du docteur Sarlandière].

La Caricature, n°69, 23 février 1832 ("Fantaisies. Suicide d'un poète de vingt ans", A. Audibert).

Le Constitutionnel, 18, 19 février 1832.

Le Courier des théâtres, 18 et 22 février 1832.

L'Entr'acte, octobre 1831, 25 janvier, 19 et 23 février 1832.

Le Figaro, n°49, 18 février 1832.

Le Finistère, 19 février 1832.

La France nouvelle, 18, 19 février.

La Gazette de France, 18 et 19 février 1832.

Gazette des théâtres, 1er décembre 1831, 26 janvier 1832, 19, 23, 26 février 1832.

- Le Globe*, 1er juillet 1831, 5 décembre 1831, 19 février 1832 (“Victor Escousse”, X. Joncières); 21 février 1832 (“Auguste Lebras”).
- Journal des Débats*, 30 juin 1831 (“Farruck le Maure”, J. J.); 20 février 1832 (“Théâtre de la Gaîté. *L’Abbaye au Bois*, mélodrame en trois actes et six tableaux, par M. Martin. Suicide de MM. Escousse et Lebras”, J. J. [Jules Janin]).
- Le Journal du Commerce*, 18 et 19 février 1832.
- Le Messenger des Chambres*, 19 février (Régnier-Destourbet), 22 février 1832 (citant *Le Globe*).
- Le Moniteur universel*, 19 juin 1831.
- Le National*, 18 et 20 février 1832.
- La Quotidienne*, 19, 20 février.
- La Revue de Paris*, t. XXXV, p. 188-189.
- La Tribune*, 18, 19 février 1832.
- Le Temps*, D 165, 19, 22 février 1832 [l. du docteur Sarlandière].
- Le Voleur*, IV^e année, n°36, 30 juin 1831; Ve année, n°10, 20 février 1832, p. 156 (“Un suicide”); n°11, 25 février (“Esquisses biographiques. MM. Escousse et Lebras”, Sarlandière, D.-M.)

3. Articles et ouvrages:

- Amis de J. Du Seigneur, les, “Jean Du Seigneur, statuaire”, *Revue universelle des Arts*, publiée par Paul Lacroix, Paris, Veuve Jules Renouard/ Bruxelles, A. Mertens et fils, Tome vingt-troisième, 1866, p. 69-110.
- Beauvalet et Davesne, *Les Trois Jours, chant dithyrambique*. Impr. de David, [1830], 4 p.
- Béranger, Pierre-Jean de, *Oeuvres complètes de P.-J. de Béranger*, édition unique, revue par l’auteur, ornée de 161 dessins inédits et de vignettes nombreuses, etc.... Paris, Perrotin, 1834, 5 vol.: “Le Suicide”, t. IV, p. 51-55 [note, p. 105-107].
- Béranger, Pierre-Jean de, *Oeuvres complètes*, édition illustrée par J.-J. Grandville. Paris, H. Fournier aîné/Perrotin, 1836, 3 vol.: “Le Suicide”, t. III, p. 141-144 [note, p. 191-193].
- Béranger, Pierre-Jean de, *Oeuvres complètes de P. J. de Béranger*. Nouvelle édition, ornée de 44 gravures sur acier. Paris, Perrotin, 1843, 2 vol.: “Le Suicide”, t. II, p. 317-320 [note, p. 358-359].

- Béranger, Pierre-Jean de, *Oeuvres complètes de P.-J. de Béranger*. Nouvelle édition, revue par l'auteur. Illustrée de 52 belles gravures sur acier, entièrement inédites [...]. Paris, Perrotin, 1850, 2 vol.: "Le Suicide", t. II, p. 302-305 [note, p. 372-373].
- Béranger, Pierre-Jean de, *Oeuvres complètes [...] contenant les dix chansons nouvelles*. Edition elzévirienne. Paris, Perrotin, Libraire, 1850: "Le Suicide", p. 573-575 [notes, p. 640-642].
- Béranger, Pierre-Jean de, *Chansons de Pierre-Jean de Béranger, anciennes et posthumes*. Nouvelle édition populaire, ornée de 161 dessins inédits et de vignettes nombreuses. Paris, Perrotin, 1866. "Le Suicide", p. 457-458 [pas de "Notes"], est illustré par un dessin d'Emile Bayard, gravé par Pannemaker.
- Blanc, Louis, *Histoire de dix ans.1830-1840*.
- Bottin, Sébastien, *Almanach du commerce de Paris, de la France et des départements [...]*,1831, 1832.
- Brizeux, Auguste, *Marie*, poème. Paulin, libraire, rue de Seine, 33/ Eugène Renduel, quai des Augustins, 1836: *L'Élégie de Le Braz*, p. 213-217. Bibliothèque municipale de Rennes, 46 308.
- Brizeux, Auguste, *Oeuvres*, Préface de Saint-René-Tallandier. Paris, Alphonse Lemerre, [1874], Tome I: *Marie. Têlen Arvor. Furnez Breiz —L'Élégie de Le Braz*, p. 136-137.
- Brizeux, Auguste, *Oeuvres*. Nouvelle édition. Revue, corrigée et augmentée, précédée d'une notice biographique sur l'Auteur et suivie de notes par Auguste Dorchain [...], Garnier frères, libraires-éditeurs, I, [1910]: "L'Élégie de Le Braz", p. 75-77; notes, p. 263-265. Bibliothèque municipale de Rennes, 111 675.
- Dumas, Alexandre, *Mes Mémoires*, ch. CCXVI. Préoriginale: *Le Mousquetaire*, n°5, 24 novembre 1853 ("Pierre III d'Escousse", "Mort d'Escousse").
- Durocher, Léon, "Le Pré de Ker-Végan", *Le Fureteur breton*, tome VI, n°32, décembre 1910- janvier 1911, p. 52-56.
- Durocher, Léon, "Le Sang des Le Bras. Documents inédits", *Le Fureteur breton*, Tome V, n°25, octobre- novembre 1909, p. 94-100.
- D[u]r[osoi]r, [Charles], "Escousse (Victor)", in *Biographie universelle (Michaud) ancienne et moderne [...]*. Nouvelle édition publiée sous la direction de M. Michaud. Paris, chez Mme C. Desplaces et chez Michaud, 1855, t. XIII, p. 33-34.

- Fontaney, Antoine, *Journal intime*. Introduction et notes par René Jasinski, Les Presses Françaises, 1925 (Bibliothèque romantique): 22 septembre 1831, 29 novembre 1831, 18 février 1832.
- France, Anatole, "Escousse, Victor (1813-1832)", *L'Amateur d'autographes*, n°194, 16 janvier 1870, p. 121-123.
- Galzain, Michel de, *Figures de proue du Morbihan pittoresque et disparu* : "Auguste Lebras, le dramatique dramaturge", p. 58-60.
- Géréon, Léonard de, *La Rampe et les coulisses. Esquisses biographiques des directeurs, acteurs et actrices de tous les théâtres*, chez les marchands de nouveautés, 1832.
- Gigoux, Jean, *Causeries sur les artistes de mon temps*, L. Hachette, 1888.
- Ginisty, Paul, *Bocage*, Librairie Félix Alcan, 1926 (Acteurs et actrices d'autrefois), p. 63-66.
- Gourcuff, Olivier de, *Les Poètes bretons. Notices et extraits*. Paris, Henri Gautier éditeur, 1889: "Auguste Le Bras", p. 399-400. Bibliothèque municipale de Rennes, 73 097.
- Gourcuff, Olivier de, *Le Mouvement poétique en Bretagne de la fin de la Restauration à la Révolution de 1848*. Nantes, impr. Vincent Forest et Emile Grimaud, 1885 (extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1884), p. 27 —repris in *Gens de Bretagne. Histoire & Littérature. Prose & Poésie*, Paris, Emile Lechevalier; Vannes, Vve Lafolye et fils, 1900, p. 236-237.
- G. P. M., "Vignettes de Gigoux sur le suicide d'Escousse et de Lebras", *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, LXXXVIII, 1925, 960; LXXXIX, 20-28 février 1926, 170.
- Grillet, Gaston, "Vignettes de Gigoux sur le suicide d'Escousse et de Lebras", *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, LXXXIX, 30 janvier 1926, 73.
- Larousse, Pierre, *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, 1866-1873: "Escousse (Victor)", VII, deuxième partie, p. 871.
- L. D. L. S., "Autographes d'Escousse et de Lebras", *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, XX, 10 août 1877, 466.
- Lesur, C. L., *Annuaire historique universel pour 1831*, rédigé par Ulysse Tencé, revu et publié par M. C. L. Lesur, Thoissier-Desplaces, Appendice, p. 248 et 273; *Annuaire historique universel pour 1832*, rédigé par Ulysse Tencé, revu et publié par M. C. L. Lesur, Thoissier-Desplaces, Appendice, p. 264-265.
- Mirecourt, Eugène de, *Les Contemporains. Beauvallet*. Havard, 1857.

- Montifaud, Marc de, *Les Romantiques*, avec un portrait de Victor Hugo datant de l'époque romantique. Gravé par Hanriot, 1878.
- Moreau, Hégésippe, *Diogène*, in *Oeuvres*, Paris Garnier frères, p. 45.
- Morgan, lady, *La France en 1829 et 1830*, par Lady Morgan; traduit de l'anglais par Mlle A. Sobry [...]. Paris, H. Fournier jeune, Libraire, 1830, Tome premier, p. 418-434.
- Musset, Alfred de, *Rolla*, in *Revue des deux mondes*, Troisième volume (Deuxième série), 15 août 1833, p. 369-393; in *Poésies complètes*, Paris, Charpentier, 1840.
- Nippons, Paul, "Autographes d'Escousse et de Lebras", *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, XX, 10 juillet 1877, 391.
- Reybaud, Louis, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, Paulin, éditeur, 1846 [le ch. XV de la première partie: "Suicide de Paturot, philosophe incompris", est une parodie du suicide d'Escousse et de Lebras].
- S[au]l[n]i[er], F[rédéric], "Lebras (Auguste)", in Prosper-Jean Levot, *Biographie bretonne, recueil des notices sur tous les Bretons qui se sont fait connaître [...] depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours*. Vannes, Couderan; Paris, Dumoulin, 1857, Tome II, p. 236-237.
- Touchard, Jean, *La Gloire de Béranger*, Armand Colin, 1968, 2 tomes.
- Vier, Jacques, "Notices sur quelques poètes bretons d'expression française (XIXe siècle)", *Annales de Bretagne*, t. LXXIX, n°3, septembre 1972: Auguste Le Bras, p 758-759.
- Villeneuve fils, *Escousse et Lebras*. Paris, Moutardier, 1832.
- Zéro, Gustave, "La mort d'Escousse et Lebras", *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, XX, 25 janvier 1890, 48-49.
- N., "Autographes d'Escousse et de Lebras", *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, XXIII, 10 décembre 1877, 718.
- N., "Escousse, Victor", in *Dictionnaire des Lettres françaises. XIXe siècle*. Librairie Arthème Fayard, 1971, Tome 1, p. 373. Notice de six lignes.
- Amateur d'autographes*, *L'*, n°86, 16 juillet 1865.
- Revue des autographes*, n° 157, juillet 1893 (n°290); n°167, juin 1894 (n°84)